VII

LE THÈME DU REGRET :

« *SERO TE AMAVI, PULCHRITUDO...* »

PAR P. COURCELLE

Professeur au Collège de France

SOMMAIRE. — Sero *est un des mots que les Latins ont le plus volontiers chargés d'affectivité. Le regret du retard devint vite un thème, dont on peut saisir à travers cent textes profanes, puis chrétiens, les nombreux motifs et les modes d'expression variés, jusqu'à ce que saint Augustin, dans ses* Confessions, *l'ait renouvelé et formulé en termes inoubliables*[1].

I. — REGRETS PROFANES.

Dès l'origine de la tragédie, une pièce intitulée « Le cheval de Troie » (que l'on attribue tantôt à Livius Andronicus, tantôt à Naevius) résumait en une sorte de mot de la fin le destin mélancolique d'Ilion, sous la forme : « *Sero sapiunt Phryges* ; la sagesse vient trop tard aux Phrygiens. » Obstination de l'homme qui court à sa perte, comme firent les Troyens par refus de restituer la belle Hélène[2].

Plaute paraît se plaire à reprendre l'expression par manière de parodie, pour peindre la sottise humaine[3]. Nous voyons aussi tel personnage des *Adelphes* de Térence regretter d'avoir été prévenu

1. Cet article doit beaucoup, pour la période classique, aux fichiers du *Thesaurus*. Je remercie l'Administration qui m'a permis de les consulter à loisir à Munich, en 1957 ; je remercie tout particulièrement M. G. Pfligersdorffer qui m'a transmis avec une exquise courtoisie quantité de références précieuses.

2. O. Ribbeck, *Tragicorum Romanorum fragmenta*, t. I, Leipzig, 1897, p. 271, parmi les *Incertorum poetarum fabulae* ; cf. ci-dessous, p. 265, n. 3. Mélancolie analogue, à propos de catastrophe militaire, chez Salluste, *Epist. Mithridatis* 13, éd. Ernout, p. 301 : « Mea dicta *sero* probat. »

3. Plaute, *Miles gloriosus*, v. 403, éd. Ernout, t. IV, p. 199 :

Ne tu hercle *sero*, opinor,

Resipiscis. Si ad erum haec res prius †deuenerit†, peribis pulchre.

Cf. *Aulularia*, v. 249, t. I, p. 162 :

Idem, quando occasio illaec periit, post *sero* cupit.

Captiui, v. 870, t. II, p. 137 :

... Abi, stultu's, *sero* post | tempus uenis.

Trinummus, v. 416, t. VII, p. 40 : « *sero* atque stulte ».

trop tard pour être de quelque secours [1], tel autre, dans l'*Heautontimoroumenos*, mettre en garde contre les conséquences d'une décision prise un instant trop tard [2].

Cicéron remploie deux fois, tant dans une lettre que dans un plaidoyer, le fragment tragique touchant la tardive sagesse des Phrygiens [3]. Sur le plan de l'action judiciaire ou politique, il note combien les regrets ou les concessions de tel personnage sont tardifs [4]. Il reproche à Pompée d'avoir fait le jeu de César et de s'en être rendu compte trop tard [5]. Il veut éviter, personnellement, le reproche d'avoir tardé à châtier Catilina [6] ou à agir contre Antoine, tout en ajoutant qu'il n'est jamais trop tard pour défendre la liberté [7]. Il décrit la douleur des soldats qui reconnurent, mais trop tard, en la personne de leur chef Antoine, un être infâme [8]. Lui-même exprime, dans le *Brutus*, sa douleur d'être né si tard qu'il voit la République tomber dans les ténèbres où elle gît présentement [9].

1. Térence, *Adelphes*, v. 272, éd. Marouzeau, t. III, p. 124 :

> Hoc mihi dolet, nos paene *sero* scisse et paene in eum locum
> redisse ut, si omnes cuperent, tibi nihil possent auxiliarier.

2. Térence, *Heautontim.*, v. 344, t. II, p. 40 : « Age modo : hodie *sero* ac nequiquam uoles ».

3. Cicéron, *Fam.* VII, 16, 1 (= *Epist. ad Trebatium* CLV, éd. Constans, t. III, p. 118) : « In 'Equo Troiano' scis esse in extremo : '*Sero sapiunt*'. Tu tamen, mi uetule, non sero » (cf. la note de l'éd. Constans, p. 257, et Festus, p. 343 M (460 Lindsay) : « 'Sero sapiunt Phryges' prouerbium est natum a Troianis qui decimo denique anno uelle coeperant Helenam quaeque cum ea erant rapta, reddere Achiuis » ; A. Otto, *Die Sprichwörter und sprichwörtlichen Redensarten der Römer*, Leipzig, 1890, *s. u.* : *Phryx*, p. 208) ; *Pro C. Rabirio Postumo* IX, 24, éd. A. Boulanger, p. 33 : « Non tam semper stulti quam *sero sapientis* est, cum stultitia sua impeditus sit, quoquo modo possit se expedire. »

4. Cicéron, *Pro Quinctio* 25, 79, éd. La Ville de Mirmont, p. 41 (à propos de Quinctius expulsé de ses pâturages) : « Quo die? Possumus hoc quoque ex te audire? Quid taces? Dic, inquam, diem. Pudet dicere. Intellego : uerum et *sero* et nequiquam pudet. »

5. Cicéron, *Philippiques* II, 10, 24, éd. P. Wuilleumier, p. 101 : « Atque idem ego, cum iam opes omnis et suas et populi Romani Pompeius ad Caesarem detulisset *seroque* ea sentire coepisset, quae ego multo ante prouideram... »

6. Cicéron, *Catilinaires* I, 2, 5, éd. Bornecque, p. 8 : « Si te iam, Catilina, comprehendi, si interfici iussero, credo, erit uerendum mihi, ne non hoc potius omnes boni *serius* a me, quam quisquam crudelius factum esse dicat. »

7. Cicéron, *Philippiques* V, 11, 30 : « Quo die conuocati sumus, cum designati consules non adessent, ieci sententia mea, maximo uestro consensu, fundamenta rei publicae : *serius* omnino, quam decuit : nec enim antea potui » ; cf. VI, 7, 19 : « Venit tempus, Quirites, *serius* omnino quam dignum populo Romano fuit. Sed tamen ita maturum, ut differri iam hora non possit » ; X, 9, 19 : « Tota Italia desiderio libertatis exarsistis ; seruire diutius non potest ciuitas ; *serius* populo Romano hunc uestitum atque arma dedimus, quam ab eo flagitati sumus. »

8. *Ibid.*, II, 25, 61, p. 121 : « Quis enim miles fuit, ... qui non indoluerit tam *sero* se quam nequam hominum secutus esset cognoscere. »

9. Cicéron, *Brutus* 96, 330, éd. Martha, p. 123 : « Doleo me in uitam paulo *serius*, tamquam in uiam, ingressum, priusquam confectum iter sit, in hanc rei publicae noctem incidisse. »

Sur le plan philosophique, Cicéron décrit dans le *De finibus* le regret qui étreint les êtres passionnés lorsqu'ils s'aperçoivent — mais trop tard — qu'ils ont peiné pour de faux biens[1]. L'homme ne saisit jamais que sur le tard — et encore rarement et incomplètement — ce que sont la vertu et le bonheur : observation déjà faite par Platon[2]. La philosophie platonicienne est aussi à l'origine du développement des *Tusculanes* sur l'entrave que le corps constitue pour l'âme : même déliée par la mort, l'âme est retardée dans sa course si l'on n'a pas pris soin de s'exercer par la philosophie[3].

Sur le plan littéraire, Cicéron n'ignore pas combien les Latins ont tardé à s'instruire près des Grecs. Il prête à deux reprises à l'orateur Antoine, dans son dialogue *De oratore*, le regret de ne s'être pas mis au grec aussi tôt que Crassus et de posséder, par suite, une culture moins approfondie[4]. Dans les *Tusculanes* Cicéron exprime en son nom personnel l'idée du retard des Latins à connaître les poètes grecs[5]. Des regrets analogues sur le retard en matière de culture, soit du point de vue individuel soit du point de vue national, seront exprimés par Valère-Maxime[6],

1. Cicéron, *De finibus*, I, 18, 60, éd. Martha, p. 40 : « Maximeque cruciantur, cum *sero* sentiunt frustra se aut pecuniae studuisse aut imperiis aut opibus aut gloriae. » Cf. en revanche Cicéron, *Acad. fragm.* 4, éd. Müller, p. 86, 22 (*ap.* Nonius, p. 69, 6) : « Cicero Academicorum libro II : 'Qui enim *serius* honores adamauerunt, uix admittuntur ad eos nec satis commendati multitudini possunt esse'. »

2. Cicéron, *De finibus* V, 21, 58, p. 145 : « Virtutis enim beataeque uitae, quae duo maxime expetenda sunt, *serius* lumen apparet, multo etiam *serius*, ut plane qualia sint intellegantur. Praeclare enim Plato : 'Beatum, cui etiam in senectute contigerit, ut sapientiam uerasque opiniones assequi possit' (*Lois* II, 653 *a*). »

3. Cicéron, *Tusculanes* I, 31, 75, éd. Fohlen, p. 47 : « Secernere autem a corpore animum, nec quicquam aliud, est mori discere. Quare hoc commentemur, mihi crede, disiungamusque nos a corporibus, id est consuescamus mori. Hoc, et dum erimus in terris, erit illi caelesti uitae simile, et cum illuc ex his uinclis amissi feremur, minus *tardabitur* cursus animorum. Nam qui in compedibus corporis semper fuerunt, etiam cum soluti sunt, *tardius* ingrediuntur, ut ii, qui ferro uincti multos annos fuerunt » ; cf. Platon, *Rep.* 515 *c* (mythe de la caverne), et le texte de Macrobe, ci-dessous, p. 272, n. 4.

4. Cicéron, *De oratore* I, 18, 82, éd. Courbaud, p. 33 : « Namque egomet, qui *sero* ac leuiter Graecas litteras attigissem... » ; II, 89, 364, p. 158 : « Quae ego *sero*, quae cursim arripui, quae subsiciuis operis, ut aiunt, iste (Crassus) a puero, summo studio, summis doctoribus. »

5. Cicéron, *Tusculanes* I, 1, 3, p. 5 : « *Serius* nos poeticam accepimus... *Sero* igitur a nostris poetae uel cogniti uel recepti. »

6. Valère-Maxime, VIII, 7, 1 : « Cato... Graecis litteris erudiri concupiuit : quam *sero*, inde aestimemus, quod etiam Latinas paene iam senex didicit » ; VIII, 7, *extr.* 8 : « Socratem etiam constat aetate prouectum fidibus tractandis operam dare coepisse, satius iudicantem eius artis usum *sero* quam nunquam percipere. »

Quintilien[1], Suétone[2], Aulu-Gelle[3]. L'on se console d'ailleurs en ajoutant parfois ce correctif : mieux vaut tard que jamais.

Parmi les poètes, Horace, dans ses *Odes* nationales, regrette les délais que trament les Barbares à l'encontre de la suprématie romaine[4]. Le vieux Tityre des *Bucoliques* exprime sa longue attente de l'affranchissement qui tardait[5], tandis que le vieil Évandre de l'*Énéide*, au moment où son fils court à la mort glorieuse des champs de bataille, le salue comme sa « tardive joie[6] ». Virgile aime décrire l'impatience du chef dont les troupes s'attardent par nonchalance[7]. Au livre VI, il révèle par la bouche d'Anchise, en termes platoniciens, que le corps ralentit l'âme[8]. Il précise qu'une peine spéciale est réservée dans l'au-delà aux hommes qui ont retardé au maximum l'expiation de leurs crimes[9]. Turnus, maudit par Latinus, apprend que, pour prix de ses forfaits, un jour ses prières seront trop tardives[10].

1. Quintilien, *Inst. or.* I, 1, 19 : « Idem etiam de sequentibus annis praeceptum sit, ne, quod cuique discendum est, *sero* discere incipiat » ; II, 17, 22 (à propos de Démade, ancien rameur, et d'Eschine, ancien 'hypocrites') : « Neque orator esse qui non didicit potest ; et hos *sero* potius quam nunquam didicisse quis dixerit. »

2. Suétone, *De grammaticis et rhetoribus* 25, éd. Reifferscheid, p. 119, 9 : « Rhetorica quoque apud nos perinde atque grammatica *sero* recepta est. »

3. Aulu-Gelle XV, 30, 1 : « Qui ab alio genere uitae detriti iam et retorridi ad litterarum disciplinas *serius* adeunt, ... forte iidem sunt garruli natura. »

4. Horace, *Carm.* III, 8, 22, éd. Villeneuve, p. 115 : « Cantaber *sera* domitus catena. »

5. Virgile, *Buc.* I, 26 :

(Meliboeus) Et quae tanta fuit Romam tibi causa uidendi?
(Tityrus) Libertas quae *sera* tamen respexit inertem ;
candidior postquam tondenti barba cadebat,
respexit tamen, et longo post tempore uenit.

6. Virgile, *Aen.* VIII, 581, éd. Durand-Bellessort, p. 68 :

Dum te, care puer, mea sola et *sera* uoluptas,
complexu teneo...

7. *Ibid.* II, 373, p. 50 :

Festinate, uiri. Nam quae tam *sera* moratur
segnities?

8. *Ibid.* VI, 720 et 731, p. 191 :

... iterumque ad *tarda* reuerti
corpora...
quantum non noxia corpora *tardant*.

9. *Ibid.* VI, 566, p. 185 :

Gnosius haec Rhadamantus habet durissima regna
castigatque auditque dolos subigitque fateri
quae quis apud superos furto laetatus inani
distulit in *seram* commissa piacula mortem.

10. *Ibid.* VII, 595, p. 33 :

Ipsi has sacrilego pendetis sanguine poenas,

Les Élégiaques préfèrent broder sur le retard en amour. A tel de ses confrères qui, par mépris de l'amour, écrit des épopées, Properce prédit que plus l'amour tarde plus il commet de ravages[1]. Lui-même, délaissé par sa maîtresse, avise ses amis qu'il est trop tard pour qu'on le guérisse de son mal[2]. Même le jour où il apprend son retour en faveur, le remède n'opère pas, assure-t-il, car sa cendre est déjà refroidie[3].

Ovide évoque volontiers l'attente de l'amante qui ne peut se croire abandonnée, lors même que l'aimé tarde au rendez-vous[4] ou s'attarde auprès d'une autre[5]. Il peint encore Didon qui cherche à retenir Énée près d'elle en retardant son départ[6]. La comparaison du bateau qui part vers la haute mer fait sentir la mélancolie de l'arrachement irréparable[7]. Plus d'une fois sont évoquées dans ses vers les larmes de repentir[8] et le remords tardif de l'amant qui,

o miseri. Te, Turne, nefas, te triste manebit
supplicium uotisque deos uenerabere *seris*.

Sur *serus*, hantise verbale dans la *Géorgique* IV, 122-144, cf. J. Marouzeau, *Traité de stylistique latine*, 2e éd., Paris, 1946, p. 266.

1. Properce, *Elegiae* I, 7, 20 et 26, éd. D. Paganelli, p. 14 :
... Nec tibi subiciet carmina *serus* Amor.
.....
Saepe uenit magno faenore *tardus* Amor.

2. *Ibid.* I, 1, 24, p. 7 :
Et uos qui *sero* lapsum reuocatis, amici,
quaerite non sani pectoris auxilia.

3. *Ibid.* II, 14, 15, p. 53 :
Atque utinam non tam *sero* mihi nota fuisset
condicio ! Cineri nunc medicina datur.

4. Ovide, *Ars amandi* III, 675, éd. Bornecque, p. 84 :
Spectet amabilius iuuenem et suspiret ab imo
femina, tam *sero* cur ueniatque roget.

5. Ovide, *Heroïdes* II, 101, p. 10 (Phyllis Demophoonti) :
Et tamen exspecto. Redeas modo *serus* amanti
ut tua sit solo tempore lapsa fides.

Cf. II, 9 : « *Tarde*, quae credita laedunt, credimus. »

6. *Ibid.* VII, 173, p. 45 (Dido Aeneae) :
Tempus ut obseruem, manda mihi ; *serius* ibis,
nec te, si cupies, ipsa manere sinam.

7. Ovide, *Amores* II, 11, 23, p. 57 :
Sero respicitur tellus, ubi funе soluto
currit in inmensum panda carina salum.

8. Ovide, *Tristes* III, 1, 7, éd. Ripert, p. 80 :
Id quoque, quod uiridi quondam male lusit in aeuo
heu nimium *sero* damnat et odit opus.

Ibid. IV, 9, 1, p. 158 :
Si licet, et pateris, nomen facinusque tacebo
et tua Lethaeis acta dabuntur aquis

après s'être montré cruel, se prend en haine d'autant plus que le mal commis est sans remède[1]. Ovide développe après Properce le thème des ravages de l'amour tardif[2] et la nécessité de combattre la passion avant que le mal ne se soit insinué[3]. Ses brillantes formules survivront au moins jusque chez saint Bernard, qui les applique à toute espèce de fléau exigeant un prompt remède[4].

Le thème du retard est repris fréquemment chez les poètes néo-classiques du 1er siècle. Silius Italicus, dans ses *Punica*, mentionne le regret tardif d'une erreur ou d'une faute[5], qui vous pousse parfois à gémir[6]. Stace nous présente avec mélancolie

nostraque uincetur lacrymis clementia *seris* :
Fac modo te damnes...

Pontiques II, 6, 7, p. 288 :

Vera facis, sed *sera*, meae conuicia culpae :
aspera confesso uerba remitte reo.

1. Ovide, *Metam.* II, 612, éd. Lafaye, p. 57 (mythe de Coronis) :

Paenitet heu *sero* poenae crudelis amantem,
seque, quod audierit, quod sic exarserit, odit.

2. Ovide, *Heroïdes* IV, 19, p. 19 (lettre de Phèdre à Hippolyte) :

Venit amor grauius quo *serius*. Urimur intus,
urimur et caecum pectora uulnus habent.

3. Ovide, *Remedia amoris* I, 88, éd. Bornecque, p. 14 :

Quale id sit, quod amas, celeri circumspice mente
et tua laesuro subtrahe colla iugo.
Principiis obsta. *Sero* medicina paratur,
cum mala per longas conualuere moras.
Sed propera nec te uenturas differ in horas.
Qui non est hodie, cras minus aptus erit.
Verba dat omnis amor, reperitque alimenta morando
.....
(Si) uetus in capto pectore sedit amor
maius opus superest ; sed non quia *serior* aegro
aduocor ille mihi destituendus est.

4. Saint Bernard, *Epist. ad Innocentium pontificem* CXCI, 2, *P. L.*, t. CLXXXII, 358 A (en 1140, pour l'inviter à sévir contre Abélard) : « Quia ergo homo ille multitudinem trahit post se, et populum qui sibi credat, habet, necesse est ut huic contagio celeri remedio occurratis : '*Sero* enim medicina paratur | cum mala per longas conualuere moras' » ; *Epist. ad Joslenum episcopum Suessionensem* CCCXLII, 3, *P. L.*, t. CLXXXII, 547 B : « Extinguatur ignis antequam conualescat incendium : '*Sero* enim medicina paratur / cum mala per longas conualuere moras' ».

5. Silius Italicus, *Punica* II, 141, éd. Bauer, p. 3 (à propos de Mopsus) : « Poenitet heu *sero* dulcis liquisse penatis » ; XIII, 603, p. 71 (à propos des rois jugés par Pluton) : « Stant uincti *seroque* piget sub iudice culpae » ; XVI, 417, p. 151 :

Hunc quoque cunctantem et *sero* moderamina equorum
discentem rapido praeteruolat incitus axe.

6. *Ibid.* XV, 66, p. 110 (Volupté parle) :

... quis luce suprema
dimisisse meas *sero* non ingemit horas?

XV, 709, p. 133 :

Occubuit clipei transfixo proditus aere
et *sero* ingemuit stabulis exire paternis.

Phébus qui se souvient trop tard de son amour[1]. Ou encore, il évoque un recours trop tardif à la bonne foi ou à quelque remède[2]. Tandis que les Stoïciens, notamment Plutarque dans son *De sera numinis uindicta*, tendaient à justifier la Providence de ses lenteurs, Stace déplore le retard des dieux à accorder leur protection ou à exercer leur vengeance[3].

Le philosophe Sénèque, lui, ne peut aborder le thème du retard qu'en accord avec les principes de la morale stoïcienne. L'expérience morale consiste, selon lui, à reconnaître — fût-ce tardivement — ses propres égarements, et à les épargner à autrui en le prémunissant contre les biens de fortune[4]. Celui qui, dans sa présomption, aura négligé de s'exercer à dompter ses passions par l'exercice de la philosophie se verra contraint, au jour de l'épreuve engendrée par quelque mal accidentel, de faire un tardif aveu d'impuissance[5]. Les efforts non méthodiques sont agitation pure et n'aboutissent qu'à faire prendre enfin conscience, non sans amertume, de leur stérilité[6]. Tandis que le Sage organise

1. Stace, *Thébaïde* I, 596, éd. Klotz, p. 31 :

Sero memor thalami maestae solacia morti,
Phoebe, paras.

2. *Ibid.* II, 387, p. 58 :

Sedet omne paratus
in facinus queriturque fidem tam *sero* reposci.

X, 588, p. 386 : « *Sera* ista fides, iam uincere mauult. »

Silves, V, 1, 16, éd. Frère, p. 174 :

Sera quidem tanto struitur medicina dolori.

3. Stace, *Thébaïde* V, 359, p. 175 :

Nec ratis illa salo, sed diuum *sera* per aequor
iustitia et poenae scelerum aduentare uidentur.

V, 688, p. 190 :

Sed uidet haec, uidet ille deum regnator, et ausis
sera quidem, manet ira tamen.

X, 235, p. 369 :

Unde haec tam *sera* repente
numina?

4. Sénèque, *Epist. ad Lucilium* VIII, 3, éd. Préchac, t. I, p. 23 : « Rectum iter quod *sero* cognoui et lassus errando, aliis monstro. Clamo : 'Vitate quae uulgo placent, quae casus adtribuit : ad omne fortuitum bonum suspiciosi pauidique subsistite...' »

5. *Ibid.* LXXXII, 7, t. III, p. 103 : « Haec quidam putant ipsos etiam sine philosophia repressisse. Sed cum securos aliquis casus expertus est, exprimitur *sera* confessio. Magna uerba excidunt, cum tortor poposcit manum, cum mors propius accessit..., 'Nunc animis opus, Aenea, nunc pectore firmo' (*Aen.* VI, 261). Faciet autem illud firmum adsidua meditatio. »

6. Sénèque, *De tranquillitate animi* XII, 1, éd. Waltz, p. 96 : « Proximum ab his erit ne aut in superuacuis aut ex superuacuo laboremus, id est ne quae aut non possumus consequi concupiscamus aut adepti uanitatem cupiditatum nostrarum *sero* post multum sudorem

sa vie en un ensemble harmonieux, l'homme accaparé et dispersé en mille occupations s'aperçoit trop tard, à l'instant suprême, qu'il a oublié de vivre[1]. Sénèque peint encore l'homme qui ne vient au sentiment du devoir qu'une fois le crime commis, et par repentir[2]. Il exprime magnifiquement toute la tristesse d'Andromaque par les vers où elle assure qu'à ses yeux il est maintenant trop tard pour désapprendre la crainte[3].

Les déclamateurs de l'époque impériale traitent volontiers du regret qu'inspirent des retards, soit dans les prières, soit dans l'apitoiement, soit dans les éloges, comme l'attestent Sénèque le Rhéteur[4], Pseudo-Quintilien[5], Juvénal[6], Pline le Jeune[7]. Apulée sut tirer de ce thème des effets particulièrement émouvants sur les lèvres de Psyché, lorsqu'elle-même et ses infortunés

intellegamus, id est ne aut labor irritus sit sine effectu aut effectus labore indignus. Fere enim his tristitia sequitur, si aut non successit aut successus pudet. »

1. Sénèque, *De breuitate uitae* XV, 5, éd. Bourgery, p. 70 : « Sapientis ergo multum patet uita... Transiit tempus aliquod? hos recordatione comprendit. Instat? hoc utitur. Venturum est? hoc praecipit. Longam illi uitam facit omnium temporum in unum collatio. Illorum breuissima ac sollicitissima aetas est, qui praeteritorum obliuiscuntur, praesentia neglegunt, de futuro timent : cum ad extrema uenerunt, *sero* intellegunt miseri tam diu se, dum nihil agunt, occupatos fuisse. »

2. Sénèque, *De beneficiis* V, 16, 1, éd. Préchac, p. 21 : « Ingratus est Coriolanus, *sero* et post sceleris poenitentiam pius ; posuit arma, sed in medio parricidio posuit. »

3. Sénèque, *Troyennes* 632, éd. L. Herrmann, p. 84 :

Solitus ex longo est metus.
Dediscit anima *sero* quod didicit diu.

4. Sénèque le Père, *Controverses* I, 1, 2, éd. Bornecque, p. 15 : « Fatendum est crimen meum : *tardius* miseritus sum. Itaque do poenas : egeo » ; I, 3, 7, p. 52 (Marullus) : « Mirandum est si oppressa est uirgo sine gratia? Cuius enim genibus submisit manus? Quem deprecata est, quae *tarde* rogauit etiam deos? » ; II, 3, 21, p. 162 (thème du séducteur qui peut fléchir le père de la fille séduite, mais non son propre père) : « (Pompeius Silo) Nota erat, inquit, duritia patris mei ; itaque amici suaserunt ad raptae patrem iremus, ne noceret apud illum *tarde* meum exorari patrem » ; II, 3, 22, p. 163 : « Quidam uoluerunt uideri cito exoratum raptae patrem, quidam *tarde*... Cestius hunc colorem non probabat et hac sententia usus est, cum argueret : dum uult uideri rogatum diu raptae patrem, efficit ut uideatur suum diu non rogasse ; malo autem uideri huius patrem *tarde* exorari quam *tarde* rogari. »

5. Pseudo-Quintilien, *Declamatio* 253, éd. Ritter, p. 36, 29 : « Iam si exercitus hostium intra fines nostros fuerit, ... quam *sero* paenitebit tam caro uni pepercisse? » ; 335, p. 318, 10 : « Non miraretur me mori uelle, si quis uidisset fugientem : quam *tarde* feci ! »

6. Juvénal, *Satire* I, 168, éd. Labriolle, p. 12 :

Inde irae et lacrimae. Tecum ergo prius uoluta
haec animo ante tubas : galeatum *sero* duelli
poenitet.

Cf. *Scholia in Iuuenalem* I, 169, éd. Wessner, p. 17, 13 : « Metaphora : *tarde* poenitet indixisse bellum, cum iam pugna commissa sit. » Cf. aussi *Anthologia Latina*, n° 409, 16, éd. Riese, t. I, p. 266 : « *Tardius* ista doles. »

7. Pline le Jeune, *Panégyrique de Trajan* XXI, 1, éd. Durry, p. 113 (à propos du titre *pater patriae*) : « Quam longa nobis cum modestia tua pugna, quam *tarde* uicimus ! »

parents se rendent compte — mais trop tard — de la jalousie de Vénus qui poursuit sa perte[1]. Plus loin, Cupidon prédit à Psyché quel repentir tardif châtiera sa désobéissance ; mais cette fois le rhéteur Apulée ne sait se retenir de la paronomase *sero/seriae*, qui gâte tout à nos yeux de modernes[2].

II. — Remords chrétiens.

Apulée est contemporain de Tertullien. Nous retrouvons d'abord, à l'époque patristique, la tradition platonicienne qu'attestaient déjà les *Tusculanes* : le corps peut être une entrave, même après la mort, pour l'âme qui s'y est trop attachée[3]. Le païen Macrobe conclut son *Commentaire sur le « Songe de Scipion »* en insistant longuement, d'après le mythe d'Er, sur le retard causé par l'absence de purification : l'âme éprise du corps, qui est pour elle le Tartare, y adhère au lieu de regagner sa patrie céleste[4].

En langage chrétien, le *sero* fut transposé tout naturellement au drame de la damnation des méchants, anges ou hommes. Selon Paula et Eustochium, les démons que l'exorciste expulse des possédés, au Saint-Sépulcre, déplorent, mais trop tard, d'avoir fait crucifier le Christ[5]. « Trop tard », voilà d'après Commodien

1. Apulée, *Métamorphoses* IV, 34, 4, éd. Robertson-Vallette, t. II, p. 39 : « Haec erunt uobis egregiae formonsitatis meae praeclara praemia. Inuidiae nefariae letali plaga percussi *sero* sentitis. Cum gentes et populi celebrarent nos diuinis honoribus, cum nouam me Venerem ore consono nuncuparent, tunc dolere, tunc flere, tunc me iam quasi peremptam lugere debuistis. Iam sentio, iam uideo solo me nomine Veneris perisse. »

2. *Ibid.* V, 6, 3, p. 45 : « Tantum memineris meae *seriae* monitionis, cum coeperis *sero* poenitere » ; cf. I, 12, 8, p. 13 : « Faxo eum *sero*, immo statim, ... ut... instantis curiositatis paeniteat » ; II, 27, 1, p. 52 : « inprouidi sermonis mei *sero* reminiscor dignumque me pluribus etiam uerberibus fuisse merito consentio. » Le jeu de mots *serus-serius* se retrouve en III, 29, 1, p. 84 : « Sed mihi *sero* quidem *serio* tamen subuenit ad auxilium decurrere » ; *Florides* XVII, 19, éd. Vallette, p. 160 : « Hoc meum de uirtutibus orfiti carmen est, *serum* quidem fortasse, sed *serium*. »

3. Texte cité ci-dessus, p. 266, n. 3.

4. Macrobe, *In Somn. Scip.* II, 17, 13, éd. Eyssenhardt, p. 640, 11 : « Sed quia inter leges quoque illa inperfecta dicitur, in qua nulla deuiantibus poena sancitur, ideo in conclusione operis poenam sancit extra praecepta uiuentibus, quem locum Er ille Platonicus copiosius executus est saecula infinita dinumerans, quibus nocentium animae in easdem poenas saepe reuolutae *sero* de Tartaris permittuntur emergere et ad naturae suae principia, quod est caelum, tandem impetrata purgatione remeare. Necesse est enim omnem animam ad originis suae sedem reuerti, sed quae corpus tanquam peregrinae incolunt cito post corpus uelut ad patriam reuertuntur, quae uero corporum illecebris ut suis sedibus inhaerent, quanto ab illis uiolentius separantur tanto ad supera *serius* reuertuntur. »

5. Paula et Eustochium, *Epist. ad Marcellam* XLVI, 8, éd. Labourt, t. II, p. 109, 5 : « Credamus saltim diabolo et angelis eius qui, quotienscumque ante illud de obsessis corporibus expelluntur, quasi in conspectu tribunalis Christi stantes contremescunt, rugiunt et *sero* dolent crucifixisse quem timeant. »

le sentiment qu'expriment les pleurs et grincements de dents du Tartare, qu'il identifie avec la géhenne de la tradition judaïque [1]. Aux yeux de certains exégètes origénistes le feu de l'Enfer ne signifie rien autre que le caractère cuisant de ces regrets stériles [2]. Dieu, en effet, comme nous l'apprend Lactance, diffère sa vengeance jusqu'à ce que les coupables aient montré qu'ils étaient à jamais incapables de s'amender [3]. On reconnaît ici, sous le revêtement chrétien, l'argumentation stoïcienne qui visait à justifier la Providence divine de ses longs délais [4].

Dans un ordre d'idées voisin, les auteurs chrétiens mentionnent cette problématique du retard à propos des notions de pénitence, de confession, de conversion. Dès le IIIe siècle un traité pseudo-cyprianique *Contre les Juifs* déplorait le retard des Juifs à comprendre le sens de l'Alliance nouvelle [5]. Rufin évoque, d'après Origène, les hommes qui laissent imprudemment passer le temps de faire pénitence [6]. Ce thème est développé avec grande éloquence

1. Commodien, *Instructiones* I, 29, 14, *C. C.*, t. CXXVIII, p. 25 :

Lex docet ipsius, sed quia uagari tu quaeris,
omnia discredis, et inde in Tartara ibis :
mox animam reddis, duceris quo te paenitet esse.
At luitur ibi poena spiritalis aeterna ;
lugia sunt semper, nec permoreris in illa,
omnipotentem Deum iam tunc ibi *sero* proclamans.

I, 43, 6, p. 37 : « Conclamant pariter plangentes *sero* gementes » ; I, 27, 14, p. 23 : « *Sero* senties illum » ; *Carm. Apol.*, v. 74, p. 76 : « Saxei sic homines mollescunt *sero* gehennae » ; 784, p. 101 : « Perdit et quod uixit, et in poena⟨s⟩ *sero* declamat. »

2. Cf. Augustin, *Civ. Dei* XXI, 9, *C. C.*, t. XLVIII, p. 774, 19 (à propos d'*Isaïe* LXVI, 24) : « Utrumque autem horum, ignem scilicet atque uermem, qui uolunt ad animi poenas, non ad corporis pertinere, dicunt etiam uri dolore animi *sero* atque [illegible] poenitentes eos qui fuerint a regno Dei separati, et ideo ignem pro isto dolore urentem [illegible] incongrue poni potuisse contendunt. » Exégèse de type néo-platonisant ; cf. Macrobe, *In Somn. Scip.* I, 10, 11, éd. Eyssenhardt, p. 514, 8 : « Pari interpretatione Phlegethontem ardores irarum et cupiditatum putarunt. »

3. Lactance, *Inst.* I, 1, 15, *C. S. E. L.*, t. XIX, p. 4 (leçon de *RSe*) : « Nam malis qui adhuc aduersus iustos in aliis temporum partibus saeuiunt, quanto *serius*, tanto uehementius idem omnipotens [illegible] scelris exsoluet » ; *De ira Dei* XX, 13. *S. E. L.*, t. XXVII, p. 121, 9 : « Sed cum maxima et utilissima sit Dei patientia [illegible] quamuis *sero* noxios punit nec patitur longius procedere, cum eos inemendabiles [illegible] *De mortibus persecutorum* I, 5, p. 172, 13 : « Qui iustos excarnificauerunt, c[illegible] plagis et cruciatibus meritis nocentes animas profuderunt. *Sero* id quidem, sed gra[illegible] digne. Distulerat enim poenas eorum Deus, ut ederet in eos magna et mirabilia exempla. » Sur les délais de la vengeance divine, cf. J. Moreau, *Commentaire du 'De mortibus persecutorum'*, t. II, p. 192, n. 24 (notamment Platon, *Lois* 899 *d* et 905 *b*).

4. Voir ci-dessus, p. 270.

5. Pseudo-Cyprien, *Aduersus Iudaeos* 8, *C. S. E. L.*, t. III, 3, p. 142, 5 : « Ergo si fas est, capite mentem bonam, *uel sero uel tarde* intelligite testamentum nouum. »

6. Rufin, traducteur d'Origène, *In Epist. ad Romanos* VIII, 3, *P. G.*, t. XIV, 1164 *c* : « Citius inuocent sapientiam nec morentur neque differant, ne forte cum statutum tempus

par l'auteur du *De malis doctoribus*[1], qui vise les tenants d'une doctrine de la 'foi sans les œuvres', et qui n'est sans doute autre que Pélage en personne[2]. Mais le même thème se découvre tout aussi bien dans les sermons de son adversaire saint Augustin[3].

Saint Ambroise, lui, s'en prend à ceux qui, à force d'attendre, ne se convertissent pas, même sur le tard[4], tant les passions constituent pour eux une entrave[5] : l'on dirait, d'après le récit de la *Genèse*, que Dieu lui-même a hésité à munir d'un corps terreux l'âme créée à son image[6]. Ambroise exhorte ses auditeurs à quitter, fût-ce tardivement, l'esclavage du péché[7], à en faire au moins l'aveu, même s'il eût été préférable de ne pas le com-

excesserit, in quo poenitendi facultas est, *tarde* post haec inuocent, ubi poenitentiae locus non est. »

1. *Epistula de malis doctoribus et operibus fidei et de iudicio futuro* XXIII, 2, éd. C.-P. Caspari, *Briefe, Abhandlungen und Predigten*, Christiania, 1890, p. 111 : « Quibus uocibus quibusque lacrimis caelesti regno cum suis dicemus uale! *Tarde* iam paenitebit sanam recusasse doctrinam et salubria audire ueritatis monita noluisse ; *tarde* iam persuasio illa, quae nunc pluribus placet, displicebit ; *tarde* dolebit abiectos et pauperes fuisse contemptos, et humanis magis consensum praebuisse sermonibus quam diuinis ; *tarde* illius doctrinae, cuius quondam acerbitas abhorrebat, agnoscetur utilitas ; *tarde* spes illa, quae inludit nunc plerosque, deflebitur ; *sero* pigebit humanis inhiasse opibus et temporalibus quam aeternis honoribus uti maluisse. Alii interitus sui causam intellectui proprio, alii extraneis magisteriis inputabunt. Sed nihil iam poenitentiae dolor proderit, ubi poenitendi tempus effluxerit. »

2. Selon la démonstration de G. de Plinval, *Pélage, ses écrits, sa vie et sa réforme*, Lausanne, 1943, notamment p. 33-35. D'autres tiennent toujours pour Fastidius.

3. Augustin, *Adnotationes in Iob* 36, *C. S. E. L.*, t. XXVIII, p. 587, 25 : « Tunc eum non uiuificabit, quando *serae* paenitentiae locum quaerit cum lacrymis » ; *Enarr. in Ps.* LI, 13, 40, *C. C.*, t. XXXIX, p. 633 : « Tunc uero cum uenerit iudicii tempus, correctionis locus non erit, sed tantum damnationis ; et erit ibi paenitentia, sed infructuosa, quia *sera*. Vis ut sit fructuosa? Non sit *sera* : hodie te corrige. »

4. Ambroise, *Exameron* IV, 8, 3, *C. S. E. L.*, t. XXXII, 1, p. 137, 13 : « Illa [luna] congemiscit et conparturit (*Rom.* VIII, 22) in sua mutatione, tu non intellegis et gratularis frequenter. Illa tuam redemptionem frequenter expectat, ut a communi totius creaturae seruitio liberetur, tu et tuae redemptioni et illius libertati adfers impedimentum. Tuae ergo, non suae stultitiae est, quod dum tu expectaris et nec *sero* conuerteris, adhuc et illa mutatur. »

5. Ambroise, *De Noe* XVIII, 64, *C. S. E. L.*, t. XXXII, 1, p. 460, 4 (à propos de la colombe de ...) : « *Tarde* enim inter astutias istius mundi et saecularium fluctus cupiditatum ... solet inuenire simplicitas. »

6. *Id.* V, 86, p. 474, 15 : « Illa creatio hominis de luto terreae uidetur esse facta post mundum, postquam requieuit Deus ab operibus suis. *Sero* quodammodo terrenae statuae figmentum gignitur. » Dans le *De Isaac* III, 8, p. 647, 11, Ambroise peint ainsi l'état de l'âme impatiente de la venue du Verbe sauveur : « ... commacerari, quod *sero* ueniat, et adfligi et ideo quasi uulneratam caritatis (*Cant.* V, 8), cum moras eius ferre non possit ». Cf. Origène-Rufin, *In Cant.*, *G. C. S.*, t. XXXIII, p. 89, 18 « differri ».

7. Ambroise, *In Ps.* I, 22, 2, t. LXIV, p. 16, 28 : « Exi a Babylone fugiens a Chaldaeis (*Isaïe* XLVIII, 20), hoc est : ... Exi, egredere uel *serius*, exue te seruitio graui. »

mettre plutôt que de s'en repentir[1]. Idée analogue à celle qu'avait jadis exprimée Sénèque[2].

Dans la controverse fameuse relative à l'autel de la Victoire, où Symmaque rajeunit l'argument porphyrien selon lequel le Christ est venu trop tard pour un Sauveur, Rome faisait valoir, au cours d'une prosopopée, que les empereurs chrétiens s'y prenaient trop tard pour corriger sa vieillesse et manquaient de respect envers elle par une telle prétention[3]. Ambroise, dans sa riposte à la *Relatio* de Symmaque, prête à Rome le langage inverse : elle reconnaît ses fautes ; elle ne rougit pas, malgré son grand âge, de se convertir ; car on apprend à tout âge, selon l'expression consacrée. Blâme-t-on la moisson pour sa fécondité tardive[4]? Jamais trop tard pour se convertir, déclare plus nettement encore saint Jérôme à propos d'un païen endurci[5].

Dans son *Aduersus paganos*, Ambrosiaster relate maintenant sur le ton du triomphe que les païens, fussent-ils aristocrates ou intellectuels (*sofistae*), se convertissent en masse : tel qui était hier l'ennemi du Christ se repent aujourd'hui d'avoir tant tardé à connaître la vérité[6].

1. Ambroise, *De Ioseph* VI, 34, t. XXXII, 2, p. 96, 20 : « Admonitus ergo sui per somnium regis ait : Peccatum meum recordor (*Gen.* XLI, 8). *Sera* quidem ista, sed utinam uera confessio. Post peccatum fateris quod ante peccatum cauere debueras... Sed obtunsas aures habebas fastu potentiae et uini ebrius non audiebas uerba sobrietatis. Vel nunc memor esto mei (*Gen.* XL, 14), qui peccatum *sero* fateris. »

2. Texte cité ci-dessus, p. 271, n. 2.

3. Symmaque, *Relatio* 9-10, éd. Lavarenne de Prudence, t. III, p. 109 : « Utar caerimoniis auitis, neque enim paenitet... Ad hoc ergo seruata sum, ut longaeua reprehendar?... *Sera* tamen et contumeliosa est emendatio senectutis. » Cf. Arnobe, *Adv. nat.* II, 75, p. 154, 15 : « Tu opponas et referas : 'Cur tam *sero* emissus est sospitator?' In infinitis saeculis nihil omnino dicendum est *serum*. »

4. Ambroise, *Epist. ad Valentinianum* XVIII, 7, *P. L.*, t. XVI, 1015 A (éd. Lavarenne, p. 121) : « Poenitet lapsus : uetusta canities pudendi sanguinis traxit ruborem. Non erubesco cum toto orbe longaeua conuerti. Verum certe est quia nulla aetas ad perdiscendum *sera* est. Erubescat senectus quae emendare se non potest. Non annorum canities est laudata, sed morum (*Sap.* IV, 8-9). Nullus pudor est ad meliora transire ; »XVIII, 28, p. 128 : « Quos hoc mouet, reprehendant messem, quia *sera* fecunditas est. » Sur l'adage selon lequel il n'est jamais trop tard pour apprendre, voir les textes cités ci-dessus, p. 266, n. 6, et 267, n. 1.

5. Jérôme, *Epist. ad Laetam* CVII, 2, éd. Labourt, t. V, p. 145, 24 : « Hoc, Laeta, religiosissima in Christo filia, dictum sit ut non desperes parentis salutem, ... sciens illud a Domino repromissum : 'Quae apud homines impossibilia, apud Deum possibilia sunt' (*Luc* XVIII, 27). Nunquam est *sera* conuersio. »

6. Ambrosiaster, *Quaest.* CXIV, 31 (*Aduersus paganos*), *C. S. E. L.*, t. L, p. 317, 17 : « Quanti retro oderunt Christum, qui nunc amant quique dolent odisse se quos nescierant... Denique hodie aduersantur, crastino defendent paenitentiam agentes *tarde* se cognouisse quod uerum est... Cottidie omni hora sine intermissione deserentes Iouem, inter quos sofistae et nobiles mundi, qui eum deum confinxerant, confugiunt ad Christum » ; cf. *In Epist. ad Rom.* XI, 8, *P. L.*, t. XVII, 149 A (156 A) : « Sed aliqui illorum emendati sunt

Le plus fameux de ces *sofistae*, saint Augustin[1], allait faire, de ses longs atermoiements, la trame du chef-d'œuvre que l'on sait. Dès le temps de ses « premières confessions », par exemple dès le prologue autobiographique du *De utilitate credendi*, il déplorait d'avoir tant *tardé à apprendre* que n'importe quel homme de culture moyenne peut sans peine convaincre d'erreur les ignorants : ainsi lui en avaient imposé pendant sa jeunesse les Manichéens, ces faux savants[2]. Lorsqu'il écrit, six ou sept ans après ce traité, le récit continu de sa vie passée, il la présente comme une série interminable de délais : le premier fut la faute de ses parents qui différèrent de le faire baptiser[3] ; vinrent ensuite les délais dus à ses fautes personnelles : passions de l'adolescent[4] ; « sens de la chair » qu'engluent les beautés sensibles[5] ; tergiversations intellectuelles[6] ; paresse morale[7]. A l'instant même de sa conver-

et correcti, licet *tarde* ; quidam uero in pertinacia manentes, ... excaecati. » L'idée du regret de la vie antérieure à la conversion se trouvait déjà chez Tertullien, *Apologeticum*, I, 6, éd. Waltzing, p. 2 : « Incipiunt odisse quod fuerant » ; I, 12, p. 3 : « Neminem paenitet, nisi plane retro non fuisse (Christianum) » ; Minucius Felix, *Octauius* XXVIII, 2, éd. Waltzing, Paris, 1909, p. 31 : « ... unum solummodo, quod non ante fuerit, paeniteret » ; Cyprien, *Ad Donatum* XIV, *C. S. E. L.*, t. III, p. 15, 7 : « Scire conceditur et damnare quod eramus. »

1. Claudianus Mamertus, *De statu animae* II, 9, *C. S. E. L.*, t. XI, p. 133, 15, le qualifie élogieusement « spiritalis sophista », c'est-à-dire maître de spiritualité.

2. Augustin, *De utilitate credendi* I, 2, éd. J. Pegon, p. 212 : « Diu multumque de imperitorum erroribus latissime ac uehementissime disputabant, quod cuiuis mediocriter erudito esse facillimum *sero* didici » ; cf. déjà *De beata uita* I, 4, éd. Knöll, p. 92, 12 : « *inmoranti* mihi superfluis ». Ce regret du retard montre bien que les « premières confessions » ne sont pas substantiellement différentes des *Confessions*, contrairement à ce qu'assure Chr. Mohrmann, *Considerazioni sulle 'Confessioni' di sant'Agostino*, dans *Convivium*, t. XXV, 1957, p. 266. Dans le même passage du *De utilitate credendi*, Augustin décrit aussi ses pleurs et sa soif du sein catholique. Cf. *In Ps.* LXX, *Sermo* II, 7, 53, *C. C.*, t. XXXIX, p. 967 : « Iam de similitudine iumentorum clama *sero* et dic : 'Deus, quis similis tibi?' »

3. Augustin, *Conf.* I, 11, 17, 18, p. 16 : « *Dilata est* itaque mundatio mea » ; I, 11, 18, 2, p. 16 : « *Dilatus sum*, ne tunc baptizarer » ; II, 3, 8, 7, p. 35 : « Ibat in ceteris eius (= Babylonis) *tardior* mater carnis meae. »

4. *Ibid.* II, 2, 2, 16, p. 31 : « O *tardum* gaudium meum ! Tacebas tunc, et ego ibam... »

5. *Ibid.* IV, 10, 15, 19, p. 78 (à propos de son *De pulchro et apto*) : « Laudet te ex illis anima mea, deus, creator omnium, sed non in eis infigatur glutine amoris per sensus corporis... *Tardus* est enim sensus carnis, quoniam sensus carnis est : ipse est modus eius. » Augustin dit au contraire du Christ rédempteur, *Ibid.* IV, 12, 19, 8, p. 80 : « Non enim *tardauit*, sed cucurrit. »

6. *Ibid.* VI, 11, 20, 1, p. 137 : « Cum haec dicebam et alternabant hi uenti et impellebant huc atque illuc cor meum, transibant tempora, et *tardabam* conuerti ad dominum et differebam de die in diem uiuere in te (cf. *Eccles.* V, 8), et non differebam cotidie in memet ipso mori » ; cf. VI, 10, 17, 15, p. 135 : « Dicebamus : 'Quamdiu haec?' ... Mirabar satagens et recolens, quam longum tempus esset *ab undeuicensimo anno aetatis meae*, quo feruere coeperam *studio sapientiae* »... 'Cras inueniam... Quid cunctamur?' » La même formule, exactement, reparaît au livre VIII, texte cité à la note suivante.

7. *Ibid.* VIII, 5, 12, 6, p. 185 : « *Differt* tamen plerumque homo somnum excutere... 'Modo et modo' non habebat modum et 'sine paululum' in longum ibat » ; VIII, 7, 17, 4,

sion, au début du livre IX, Augustin résume d'un mot tout ce passé d'ajournement perpétuel : « tam annoso tempore[1] », alors que la conversion est un acte volontaire, affaire d'un instant[2]. Le 'modo fiat' d'Augustin rappelle curieusement le « Age modo : hodie *sero* ac nequiquam uoles » qui se lit déjà chez Térence[3].

Comme contraint par une force intérieure, Augustin exhale à nouveau, au livre X, sous une forme nettement rythmée et rimée, le remords qu'ont amassé en lui tous ces retards accumulés :

Sero te amaui, pulchritudo tam antiqua et tam noua, *sero te amaui!*
Et ecce intus eras et ego foris et ibi te quaerebam
et in ista formosa, quae fecisti, deformis inruebam.
Mecum eras et tecum non eram.
Ea me tenebant longe a te,
quae si in te non essent, non essent.
Vocasti et clamasti et *rupisti surditatem meam.*
Coruscasti, splenduisti et fugasti caecitatem meam.
Flagrasti et duxi spiritum et anhelo tibi.
Gustaui et esurio et sitio.
Tetigisti me et exarsi in pacem tuam.
Cum inhaesero tibi ex omni me,
nusquam erit mihi dolor et labor,
et uiua erit uita mea tota plena te.
Nunc autem quoniam quem tu imples subleuas eum,
quoniam tui plenus non sum, oneri mihi sum.

p. 190 : « Multi mei anni mecum effluxerant, — forte duodecim anni ex quo *ab undeuicensimo anno aetatis meae* lecto Ciceronis libro excitatus eram *studio sapientiae*, — et *differebam*... Et dixeram : ... 'Noli modo' » ; VIII, 7, 18, 1, p. 191 : « *Differre* de die in diem contempta spe saeculi te solum sequi » ; VIII, 11, 26, 1, p. 197 : « Retinebant nugae nugarum..., *retardabant* tamen cunctantem » ; VIII, 12, 28, 21, p. 199 : « Quamdiu cras et cras? » Ce *cras* est la *uox coruina* sur laquelle Augustin revient souvent dans ses sermons, par exemple *Sermo* XX, 4, *P. L.*, t. XXXVIII, 141 ; *Sermo* XL, 3, 5, *P. L.*, t. XXXVIII, 245 ; *Sermo* LXXXII, 11, 14, *P. L.*, t. XXXVIII, 512 ; *Sermo* LXXXVII, 9, 11, *P. L.*, t. XXXVIII, 536 ; *Enarr. in Ps.* CII, 16, 22, et CXLIV, 11, 51, *C. C.*, t. XL, p. 1467 et 2097.

1. *Ibid.* IX, 1, 1, 15, p. 208 ; cf. IX, 3, 5, 6, p. 211, au sujet de Verecundus : *Retardabatur.* En un sens, toute conversion est, par définition, tardive, même si elle n'a pas lieu, comme celle du père d'Augustin « in extrema uita temporali » (*Ibid.*, IX, 9, 22, 1, p. 227).

2. *Ibid.* VIII, 2, 4, 26, p. 179 (à propos de Marius Victorinus) : « Subitoque et inopinatus ait Simpliciano, ut ipse narrabat : 'Eamus in ecclesiam : Christianus uolo fieri' » ; VIII, 6, 15, 29, p. 188 : « Amicus autem Dei, si uoluero, ecce nunc fio... Ego iam abrupi me ab illa spe nostra et Deo seruire statui et hoc ex hac hora, in hoc loco aggredior » ; VIII, 11, 25, 10, p. 197 : « Ecce modo fiat » ; VIII, 11, 26, 4, p. 197 : « A momento isto non tibi licebit hoc et illud in aeternum » ; VIII, 12, 28, 21, p. 199 : « Quare non modo, quare non hac hora finis turpitudinis meae?... Confestim... Statim... » (C. Andresen, c. r. de F. Bolgiani, *La conversione di S. Agostino*, dans *Gnomon*, t. XXXI, 1959, p. 354, a déjà bien noté cette 'Punktualität der conversio'.)

3. Ci-dessus, p. 265, n. 2.

Contendunt laetitiae meae flendae cum laetandis maeroribus,
et ex qua parte stet uictoria nescio.
Ei mihi, Domine, miserere mei!
Contendunt maerores mei mali cum gaudiis bonis,
et ex qua parte stet uictoria nescio.
Ei mihi, Domine, miserere mei!
Ei mihi, ecce uulnera mea non abscondo :
medicus es, aeger sum ;
misericors es, miser sum[1].

Augustin a conscience qu'il s'agit là d'un véritable *hymne* d'amour à la Beauté intérieure[2], et les études sur le style des *Confessions* ne manquent pas de souligner l'apprêt formel du morceau[3].

Pour le fond, nous sommes nettement dans un monde d'idées platonisantes, dont l'évêque d'Hippone ne renie rien. Cet *amour de la Beauté* rappelle la Philocalia de l'apologue que mentionnait le *Contra Academicos*[4]. La Beauté reparaît encore plus d'une fois dans les dialogues de Cassiciacum. Augustin la présente dans le *De ordine* comme objet et sujet : à la fois la Raison (λόγος) qu'aiment les âmes belles[5] et l'Époux qui vient les quérir pour

1. Augustin, *Conf.* X, 27, 38, 1, p. 268-269.

2. *Ibid.* X, 34, 53, 9, p. 279 (après citation de l'*Hymne* I d'Ambroise) : « At ego, Deus meus et *decus* meum, etiam hinc tibi dico hymnum..., quoniam pulchra traiecta per animas in manus artificiosas ab illa *pulchritudine* ueniunt, quae super animas est, cui suspirat anima mea die ac nocte. Sed pulchritudinum exteriorum operatores et sectatores inde trahunt adprobandi modum, non autem inde trahunt utendi modum... Ego autem haec loquens atque discernens etiam istis pulchris gressum innecto, sed tu euellis, Domine... »

3. Par exemple M. Verheijen, *'Eloquentia pedisequa', observations sur le style des 'Confessions' de saint Augustin*, Noviomagi, 1949, p. 104 et 111-112. On s'étonne que Max Zepf, *Augustins Confessiones*, dans *Heidelberger Abhandlungen zur Philosophie*, t. IX, 1926, p. 63-96, parle longuement des hymnes dans les *Confessions* sans mentionner celle-ci.

4. Augustin, *Contra Academicos* II, 2, 6 et suiv., éd. Jolivet, p. 70 (A propos de l'adversaire de Romanien) : « Ad eius (philosophiae) *pulchritudinem* blandus *amator* et sanctus, mirans anhelans aestuans aduolaret... Quid Philocalia? *Amor pulchritudinis*. Quaere de Graecis. Quid ergo sapientia? Nonne ipsa est uera pulchritudo?... Ergo ille, si ueram *pulchritudinem*, cuius falsae *amator* est, sanatis renudatisque oculis posset intueri, quanta uoluptate philosophiae gremio se inuolueret? » ; cf. *Retract.* I, 1, 3, éd. G. Bardy, p. 278, où sont apportées quelques précisions et restrictions.

5. Augustin, *De ordine* I, 8, 25-26, p. 342 : « Qua non peragrant oculi *amantum*, ne quid undeunde innuat *pulchritudo* rationis?... Ubi non imitatio uerissimae illius *pulchritudinis*? » (cf. *De moribus Ecclesiae catholicae* XXII, 40-41, éd. Roland-Gosselin, p. 198 : « Corpus hominis grauissimum uinculum est, iustissimis Dei legibus, propter antiquum peccatum, quo nihil est ad praedicandum notius, nihil ad intelligendum secretius... Nihil est tamen tam durum atque ferreum, quod non amoris igne uincatur. Quo cum se anima rapiet in Deum, super omnem carnificinam libera et admiranda uolitabit pennis *pulcherrimis* et integerrimis, quibus ad Dei amplexum *amor* castus innititur. » On notera la terminologie issue du *Phèdre* de Platon).

la béatitude des noces éternelles, participation à sa beauté[1]. Cet époux les aide, précise le *De musica*, à se soustraire à l'amour de la beauté inférieure[2]. Dans le livre I des *Soliloques*, la longue invocation initiale s'adresse à Dieu en tant que *bonum et pulchrum*, épithètes qui recouvrent le grec τὸ καλόν[3]. Le fait d'apercevoir la Beauté[4] et même le simple espoir de cette vision développent l'amour pour elle[5], un amour sans mesure[6]. Quand il plaît à la Beauté de se révéler, cette vision procure le salut[7].

Par la suite, Augustin oppose constamment, dans le récit autobiographique des *Confessions*, le temps où il se dispersait en amours diverses des beaux corps[8] et sa piété actuelle à l'égard

1. *Ibid.* I, 8, 23, p. 338 : « Quidue aliud est Dei facies, quam ipsa cui suspiramus et cui nos *amatae* mundos *pulchrosque* reddimus, ueritas?... Alias animas, dum hoc corpus agunt, iam thalamo suo dignas, coniux ille optimus ac *pulcherrimus* quaerit (cf. *Ps.* XVIII, 6), quibus non uiuere, sed beate uiuere satis sit » ; cf. *In Ps.* XLIV, 3, 29, *C. C.*, t. XXXVIII, p. 495 : « Ecce ipse sponsus procedat nobis : *amemus* illum ; aut si inuenerimus in eo aliquid foedi, non amemus... Intellegentibus autem 'Et Verbum caro factum est' magna *pulchritudo* est... Nobis ergo iam credentibus, ubique sponsus pulcher occurrat. Pulcher Deus, Verbum apud Deum, pulcher in utero uirginis... »

2. Augustin, *De musica* VI, 15, 50, éd. Finaert et Thonnard, p. 462 : « Sese anima, opitulante Deo et Domino suo, ab *amore* inferioris *pulchritudinis* extrahit. »

3. Augustin, *Soliloques* I, 1, 2, éd. Labriolle, p. 26 et suiv. : « Deus qui de nihilo mundum istum creasti, quem omnium oculi sentiunt *pulcherrimum*, ... pater boni et *pulchri*, ...Deus bonum et *pulchrum*, in quo et a quo et per quem bona et pulchra sunt, quae bona et pulchra sunt omnia. »

4. *Ibid.* I, 7, 14, p. 52 : « Illam singularem ueramque *pulchritudinem* cum uiderit, plus *amabit*, et nisi ingenti *amore* oculum infixerit, ... manere in illa beatissima uisione non poterit. »

5. *Ibid.* I, 8, 17, p. 60 : « Nonne te delectat interdum *pulchra*, pudica, morigera, litterata?... — Quanto augetur spes uidendae illius, qua uehementer aestuo, *pulchritudinis*, tanto ad illam totus *amor* uoluptasque conuertitur. » (Cf. *Enarr. in Ps.* CIII, *sermo* I, 1, 13, *C. C.*, t. XL, 1473 : « Ex huius fabricae magnitudine ac pulchritudine fabricatoris ipsius inaestimabilem magnitudinem et *pulchritudinem*, etsi nondum uidemus, iam tamen *amamus* » ; *In Ps.* CXLIV, 15, 18, *C. C.*, t. XL, 2099 : « Nonne *pulchritudo* ipsa sic eminet, ut quasi pulchrius nihil inueniri possit?... Est ergo magnitudo decoris cuiusdam : *ametur* antequam uideatur. »)

6. *Ibid.* I, 13, 22, p. 70, *Ratio* déclare que l'*amator* de la Sagesse la voit quasi nue, comme une « *pulchra* femina », et ajoute : « Sapientiae se tibi castissima *pulchritudo*, nisi solam arseris, demonstrabit » ; Augustin répond : « Quem modum autem potest habere illius *pulchritudinis amor*, in qua non solum non inuideo caeteris, sed etiam plurimos quaero qui mecum appetant » ; *Ratio* poursuit : « *Non ad* eam *una* uia *peruenitur* », formule identique à celle de Symmaque, *Relatio* 10 (éd. Lavarenne de Prudence, t. III, p. 110) : « Quid interest, qua quisque prudentia uerum requirat? *Vno* itinere *non* potest *perueniri ad* tam grande secretum. » Selon *Hermet.* VI, 5, t. I, p. 75, une seule voie mène au Beau.

7. Augustin, *Soliloques* I, 14, 25, p. 76 : « Nouit autem illa *pulchritudo* quando se ostendat » ; I, 14, 26, p. 77 : « Ego nihil de mea sanitate, nisi cum illam *pulchritudinem* uidero, pronuntiabo » ; cf. *De immortalitate animae* XVI, 25, p. 216 : « Tradunt ergo speciem a summa *pulchritudine* » ; H. Pétré, *Caritas*, Louvain, 1948, p. 92-94.

8. Augustin, *Conf.* II, 2, 3, 1, p. 31 : « Quis mihi modularetur aerumnam meam et nouissimarum rerum fugaces *pulchritudines* in usum uerteret earumque suauitatibus metas praefigeret, ut usque ad coniugale litus exaestuarent fluctus aetatis meae? » ; II, 6, 12, 1,

de la Beauté intelligible, qu'il aime et invoque comme source des beautés particulières[1]. Cette antithèse entre l'amour pour les objets matériels, même beaux[2], et l'amour de la Beauté identifiée à Dieu ou à son Verbe[3], restera toujours l'une des doctrines centrales de la prédication d'Augustin.

M. Theiler a référé tout le couplet du *Sero te amaui* au seul Porphyre[4], parce que celui-ci emploie dans les *Sententiae* le verbe φιλεῖν[5] et dans la *Lettre à Marcella* le mot κάλλος[6]. Une

p. 38 : « Quid ego miser in te *amaui*, o furtum meum? Non enim pulchrum eras, cum furtum esses... *Pulchra* erant poma illa, quae furati sumus, quoniam creatura tua erat, pulcherrime omnium » ; IV, 10, 15, 2, p. 77 : « Nam quoquouersum se uerterit anima hominis, ad dolores figitur alibi praeterquam in te, tametsi figitur in *pulchris* extra te et extra se. Quae tamen nulla essent, nisi essent abs te » ; IV, 13, 20, 1, p. 81 : « *Amabam pulchra* inferiora et ibam in profundum et dicebam amicis meis : 'Num *amamus* aliquid nisi *pulchrum*? Quid est ergo *pulchrum* et quid est *pulchritudo*? Quid est quod nos allicit et conciliat rebus quas *amamus*? Nisi enim esset in eis decus et species, nullo modo nos ad se mouerent'... Et scripsi libros *De pulchro et apto* » ; IV, 16, 29, 4, p. 87 : « ... sic intellegere conarer, quasi et tu subiectus esses magnitudini tuae aut *pulchritudini*, ... cum tua magnitudo et tua pulchritudo tu ipse sis, corpus autem non eo sit magnum et pulchrum, quo corpus est, quia etsi minus magnum et minus pulchrum esset, nihilominus corpus esset ».

1. *Ibid.* I, 4, 4, 7, p. 5 : « *pulcherrime* et fortissime » ; I, 7, 12, 9, p. 11 : « *formosissime*, qui formas omnia » ; II, 10, 18, 3, p. 42 : « Te uolo, iustitia et innocentia, *pulchra* et decora honestis luminibus et insatiabili satietate » ; III, 6, 10, 13, p. 52 : « Prae *amore* tuo..., *pulchritudo* pulchrorum omnium, ... *amor* meus in quem deficio » ; VI, 16, 26, 18, p. 142 : « lumen... gratis amplectendae *pulchritudinis* » ; VII, 17, 23, 1, p. 166 : « Et mirabar quod iam te *amabam*, non pro te phantasma, ... sed rapiebar ad te *decore* tuo » ; VIII, 4, 9, 1, p. 82 : « Flagra, dulcesce : *amemus*, curramus » ; X, 6, 8, 1, p. 245 : « Certa conscientia, Domine, *amo* te. Percussisti cor meum uerbo tuo et *amaui* te... Caelum et terra loquuntur *surdis* laudes tuas. Quid autem *amo*, cum te *amo*? Non speciem corporis... » (Cf. *Sermo* CCXLI, 2, 2, *P. L.*, t. XXXVIII, 1134) ; XI, 4, 6, 10, p. 300 : « Tu ergo, Domine, fecisti ea, qui *pulcher* es ; pulchra sunt enim... quo comparato nec pulchra sunt nec bona sunt nec sunt. » Voir aussi texte ci-dessus, p. 278, n. 2.

2. Augustin, *Tract. in Ioh.* XXXII, 3, 3, *C. C.*, t. XXXVI, p. 301 : « Illi ipsi lasciui *amatores*, qui *pulchritudine* corporum delectantur et forma membrorum accenduntur, tunc amant amplius quando amantur » ; *Ciu. Dei* V, 13, éd. de la *Bibliothèque augustinienne*, t. I, p. 704 : « Libidines turpiores fide pietatis impetrato Spiritu sancto et *amore* intellegibilis *pulchritudinis* non refrenant. »

3. Augustin, *Enarr. in Ps.* XXXII, *Sermo* II, 6, 47, *C. C.*, t. XXXVIII, p. 252 : « *Ametur*, sed illa *pulchritudo* quae cordis oculos quaerit ; ametur, sed illa pulchritudo quae laudata iustitia incendit animos... Sapientia Dei quam pulchritudinem habet? Per illam pulchra sunt omnia quae oculis placent ; ei uidendae, complectendae, corda mundanda sunt. Huius nos amatores profitemur » ; *Sermo* LXVIII, 1, 2, *P. L.*, t. XXXVIII, 438 : « Vide *pulchritudinem* mundi et lauda consilium creatoris. Vide quod fecit, *ama* qui fecit, tene hoc maxime. Ama qui fecit, quia et teipsum amatorem suum ad imaginem suam fecit » ; *Tract. in epist. Ioh.* IX, 9, *P. L.*, t. XXXV, 2051 : « Quantum in te crescit *amor*, tantum crescit *pulchritudo*, quia ipsa charitas est animae *pulchritudo* » ; *Ciu. Dei* XVII, 16, *C. C.*, t. XLVIII, p. 580, 30 : « Christus... speciosus forma prae filiis hominum (*Ps.* XLIV, 3) quadam tanto magis *amanda* atque miranda, quanto minus corporea *pulchritudine*. »

4. W. Theiler, *Porphyrios und Augustin*, Halle, 1933, p. 40.

5. Porphyre, *Sententiae*, c. 30, éd. Mommert, p. 16, 11 : « Τὸ δὲ ἀτελὲς... φιλεῖν ταῦτα ποιεῖ τῶν πρὸ αὐτῶν ἀποστραφέντα ».

6. Porphyre, *Epist. ad Marcellam* 13, éd. Nauck[2], p. 282, 24 : « Κάλλος γὰρ ἐκείνου τὸ ἀκήρατον καὶ φῶς τὸ ζωτικὸν ἀληθείᾳ διαλάμπον. »

telle vue paraît singulièrement étroite. L'originalité d'Augustin parmi les Pères est justement d'avoir opéré, comme dit M. Nygren, le « sauvetage » d'*amare* dans la langue de la spiritualité latine[1]. Le mot correspond manifestement à ἐρᾶν, que Plotin applique à la Beauté : telle phrase de son Περὶ τοῦ καλοῦ est traduite presque mot à mot dans le *Contra Academicos* ou les *Soliloques*[2], et Augustin lui-même, dans la *Cité de Dieu*, nous oriente expressément vers ce chapitre du Περὶ τοῦ καλοῦ[3]. Au surplus, le contexte de l'hymne *Sero te amaui* suppose qu'il relie ces vues néo-platonisantes à l'exégèse du *Cantique des cantiques* : comme chez Origène, la blessure d'amour est provoquée par les flèches du Verbe, nouvel Érôs[4].

1. A. Nygren, Die Ehrenrettung von 'amor' bei Augustin, dans *Dragma Martino-P. Nilsson dedicatum*, Lund, 1939, p. 367-373. Cf. A. von Harnack, *Der Eros in der alten christlichen Literatur*, dans *Sitzungsberichte der preussischen Akademie*, t. V, 1918, p. 81-94 ; H. Scholz, *Eros und caritas ; die Platonische Liebe und die Liebe im Sinne des Christentums*, Halle, 1929 ; A. Nygren, *Eros und agapè*, 2 vol., Gütersloh, 1930 et 1939 ; J. Burnaby, *Amor Dei*, 2e éd., London, 1947 ; H. Pétré, *Caritas*, Louvain, 1948.

2. Plotin, *Enn.* I, 6, 7, 12, éd. Henry-Schwyzer, t. I, p. 113 : « Τοῦτο οὖν εἴ τις ἴδοι, ποίους ἂν ἴσχοι ἔρωτας (cf p. 279, n. 4 : « pulchritudinem cum uiderit, plus *amabit* »), ποίους δὲ πόθους, βουλόμενος αὐτῷ συγκερασθῆναι, πῶς δ' ἂν ἐκπλαγείη μεθ' ἡδονῆς ;... Τῷ δὲ ἰδόντι ὑπάρχει ἐπὶ καλῷ ἄγασθαί τε καὶ θάμβους πίμπλασθαι μεθ' ἡδονῆς (cf. p. 278, n. 4 : « Si ueram *pulchritudinem*... posset intueri, quanta *uoluptate*... ») καὶ ἐκπλήττεσθαι ἀβλαβῶς καὶ ἐρᾶν ἀληθῆ ἔρωτα καὶ δριμεῖς πόθους καὶ τῶν ἄλλων ἐρώτων καταγελᾶν καὶ τῶν πρόσθεν νομιζομένων καλῶν καταφρονεῖν. »

3. Augustin, *Ciu. Dei* X, 16, p. 480 : « Illa namque uisio Dei tantae *pulchritudinis* uisio est et tanto *amore* dignissima, ut sine hac quibuslibet aliis bonis praeditum atque abundantem non dubitet Plotinus infelicissimum dicere » ; cf. Plotin, *Enn.* I, 6, 7, 28, p. 114 : « Τοῦτο γὰρ αὐτὸ μάλιστα κάλλος ὃν αὐτὸ καὶ τὸ πρῶτον ἐργάζεται τοὺς ἐραστὰς αὐτοῦ καλοὺς καὶ ἐραστοὺς ποιεῖ... Τῆς ἀρίστης θέας... ὁ μὲν τυχὼν μακάριος ὄψιν μακαρίαν (*Phèdre* 250 *b*) τεθεαμένος, ἀτυχὴς δὲ οὗτος ὁ μὴ τυχών ». Ambroise, *De Isaac* VIII, 78, *C. S. E. L.*, t. XXXII, 1, p. 697, 2, avait paraphrasé ces mêmes passages de Plotin, mais en termes différents : « Pulchritudo autem animae sincera uirtus et decus uerior cognitio superiorum, ut uideat illud bonum, ... cuius nobis accenditur caritas et desiderium, cui adpropinquare et misceri uoluptas est, quod ei... qui uidit inest... Si quis igitur purum illud et incorporem summum illud uidere meruerit, quid habeat aliud, quod desideret? Non regna, non facultates, honores, gloriam, potestates : illis uti nihil beatitudinis est, hoc uti beatum est » ; cf. aussi *De Jacob* II, 38, *C. S. E. L.*, t. XXXII, 2, p. 55, 20 : « Hic uero praediues in diuitiis simplicitatis et sinceritatis, decorus maiore animae quam corporis pulchritudine, quae marcessere non nouit. »

4. Origène-Rufin, *Comm. in Cant., prolog.*, éd. Bährens, dans *G. C. S.*, t. XXXIII, p. 67, 29 : « Sicut dicitur aliquis carnalis amor, quem et Cupidinem poetae appellarunt, secundum quem qui amat in carne seminat, ita est et quidam spiritalis amor... Iste agitur cupidine et amore terreno... Amore autem et cupidine caelesti agitur anima cum perspecta *pulchritudine* et decore *Verbi* Dei speciem eius *adamauerit* et ex ipso telum quoddam et uulnus amoris acceperit... Igitur si quis potuerit capaci mente conicere et considerare omnium, quae in Deo creata sunt, decus et speciem, ipsa rerum uenustate *percussus* et splendoris magnificentia seu iaculo, ut ait propheta (*Isa* XLIX, 2), electo terebratus, salutare ab ipso *uulnus* accipiet et beato *igne* amoris eius ardebit » ; cf. Augustin, *Conf.* IX, 2, 3, 1, p. 210 : « Sagittaueras tu cor nostrum caritate tua et gestabamus uerba tua transfixa uisceribus » ; X, 6, 8, 2, p. 245 : « *Percussisti* cor meum *Verbo* tuo, et

Comme on voit, Augustin est plus proche des commentateurs grecs que des auteurs latins. Toutefois, il n'est pas le premier à avoir introduit dans la littérature latine chrétienne la problématique, issue du *Phèdre* de Platon, touchant l'amour du Beau. L'on ne semble pas avoir remarqué que déjà saint Ambroise a transcrit textuellement et cité avec éloge le passage du *De Platone et eius dogmate* où Apulée se réfère à cette doctrine[1]. Bien plus, il interprétait avec Origène les versets du *Cantique* sur les baisers et la blessure d'amour (I, 2 ; V, 8), comme le cri de l'âme au regret que ses plaisirs charnels aient *retardé* la venue de l'Époux[2]. Enfin, telle

amaui te » ; *Civ. Dei* XX, 21, 96, *C. C.*, t. XLVIII, p. 738 : « Potest quidem et *ignis* et gladius et *uulnus* accipi in bono... In Cantico canticorum caritate se dicit sancta ecclesia uulneratam, uelut amoris impetu sagittatam. » Il me paraît difficile qu'Augustin n'ait pas connu, en grec ou en latin, ce texte d'Origène, même si la traduction rufinienne est postérieure aux *Confessions*. Le texte d'Origène-Jérôme, *Hom. in Cant.* II, 8, p. 54, 1, est beaucoup moins précis : « Alius iaculum carnei amoris excepit, alius terreno Cupidine uulneratus est, tu nuda membra tua et praebe te iaculo formoso, siquidem Deus sagittarius est », ce qui va à l'encontre de ce que cherche à démontrer, à propos de *Conf.* X, 6, 27, B. Altaner, *Augustinus und Origenes*, dans *Historisches Jahrbuch*, t. LXX, 1951, p. 32. Cf. Augustin, *Sermo* CCXCVIII, 2, 2, *P. L.*, t. XXXVIII, 1365 ; *In Ps.* XLIV, 16, 2, *C. C.*, t. XXXVIII, p. 504.

1. Apulée, *De Platone et eius dogmate* II, 2, 219, éd. Thomas, p. 104, 1 :

« Ostendam quae de hoc Plato senserit : ... esse animi uirtutes *prudentiam* iustitiam, pudicitiam, fortitudinem. Sed his omnibus praestare *prudentiam*... *Bonum primum est uerum et diuinum illud*, optimum et AMABILE *et concupiscendum*, cuius PULCHRITUDINEM rationabiles adpetunt mentes natura duce instinctae ad eius ardorem... *Secundum* nec commune multis est nec omnibus similiter bonum... Unde *natura* duce cognatio quaedam est cum bonis ei animae portioni, quae cum ratione consentit... Et illum quidem qui *natura* inbutus est ad sequendum bonum, non modo sibimet ipsi natum putat, sed omnibus etiam hominibus, ... dehinc *proximis* et mox ceteris, qui familiari usu uel notitia iunguntur. »

Ambroise, *De excessu fratris* I, 42, 1, *C. S. E. L.*, t. LXXIII, p. 232 :

« Non mediocris igitur *prudentiae* testimonium quae ita a sapientibus definitur : '*Bonorum primum esse* Deum scire et *uerum illud atque diuinum* pia mente uenerari, illam AMABILEM *et concupiscendam* aeternae PULCHRITUDINEM ueritatis tota mentis caritate diligere, *secundum* autem in *proximos* a diuino illo atque caelesti *naturae* deriuare pietatem'. Quod etiam mundi sapientes nostris hausere de legibus. Neque enim deriuare ista in hominum disciplinas nisi de caelesti illo diuinae legis fonte potuissent. »

L'emprunt d'Ambroise à Apulée se poursuit longuement comme montre mon article *De Platon à saint Ambroise par Apulée*, sous presse dans *Revue de Philologie*. Ni K. Schenkl, *Zu Ciceros Consolatio*, dans *Wiener Studien*, t. XVI, 1894, p. 40, ni P. B. Albers, *Ueber die erste Trauerrede des heiligen Ambrosius zum Tode seines Bruders Satyrus*, dans *Beiträge zur Geschichte des christlichen Altertums und der byzantinischen Literatur, Festgabe A. Ehrhard*, Bonn-Leipzig, 1922, p. 49-50, ni l'éd. O. Faller n'avaient découvert à quel « gnomologium » Ambroise emprunte cette citation.

2. Texte du *De Isaac*, cité ci-dessus, p. 274, n. 6.

hymne de Marius Victorinus paraît annoncer le *Sero te amaui* du point de vue de la forme lyrique[1].

III. — Le « sero te amavi » a travers les âges.

Mais le pathétique spécial du *Sero te amaui*, par rapport à tous ces antécédents, tient au fait qu'Augustin applique au récit de sa vie personnelle cette dialectique du Beau. L'un des passages du couplet qui devait le plus frapper la postérité, parce qu'il résume tout le drame des *Confessions*[2], est le « Rupisti surditatem meam » : remords de cette longue surdité spirituelle[3], action de grâces envers Dieu, dont l'action a provoqué brusquement la « rupture ».

Dès le v^e^ siècle, trois « convertis », d'ailleurs très différents les uns des autres, allaient s'émouvoir du cri d'Augustin et le re-

1. Marius Victorinus, *Hymne* II, 35 (*P. L.*, t. VIII, 1143 A), éd. Henry, t. I, p. 630 :

Miserere, Domine, miserere, Christe.
Amaui mundum, quia tu mundum *feceras* ;
detentus mundo sum, dum inuidet mundus tuis.
Nunc odi mundum, quia *nunc percepi spiritum*
... Propero si *iubes* redire.

Les termes soulignés se retrouvent dans l'hymne *Sero te amaui*.

2. Le P. F. Cayré, *Mystique et sagesse dans les 'Confessions' de saint Augustin*, dans *Recherches de science religieuse*, t. XXXIX, 1951 (*Mélanges J. Lebreton*, t. I), p. 449, n. 12, souligne fort justement l'erreur de Labriolle, qui rattache le *Sero te amaui* aux chapitres qui suivent, alors que c'est la conclusion des chapitres qui précèdent.

3. La *surdité*, souvent unie au thème du *retard*, est une métaphore qui revient constamment dans les *Confessions* II, 2, 2, 11, p. 31 : « *Obsurdueram* stridore catenae mortalitatis meae... O *tardum* gaudium meum. Tacebas tunc... » ; IV, 5, 10, 2, p. 73 : « *Possumne audire* a te, qui ueritas es, et admouere aurem cordis mei ori tuo? » ; IV, 10, 15, 26, p. 78 : « *Tardus* est enim sensus carnis... Noli esse uana, anima mea, et *obsurdescere* in aure cordis tumultu uanitatis tuae » ; IV, 15, 27, 2, p. 86 : « Illa uolumina scripsi, uoluens apud me corporalia figmenta obstrepentia cordis mei auribus, quas intendebam, dulcis Veritas, in interiorem melodiam tuam, ... stare cupiens et *audire te*..., et *non poteram* » ; VIII, 11, 27, 21, p. 198 : « *Obsurdesce* aduersus immunda illa membra tua » ; IX, 4, 9, 26, p. 216 (à propos des Manichéens) : « Quae *utinam audissent* qui adhuc usque diligunt uanitatem » ; IX, 4, 11, 11, p. 218 : « Nec inueniebam quid facerem *surdis* mortuis, ex quibus fueram » ; X, 27, 38, 6, p. 268 : « *Rupisti surditatem meam* » ; XIII, 29, 44, 12, p. 401 : « Dicis uoce forti in aurem interiorem seruo tuo *perrumpens meam surditatem* et clamans : 'O homo, nempe quod Scriptura mea dicit, ego dico' ». Cf. *Enarr. in Ps.* XXV, *enarr.* II, 11, 15, *C. C.*, t. XXXVIII, p. 147 ; *Ciu. Dei* XXII, 26, 22, *C. C.*, t. XLVIII, p. 854 ; *Op. imperf. contra Iulianum* II, 115 fin, *P. L.*, t. XLV, 1190 (jeux de mots sur *surdum/absurdum*). La métaphore de la *surdité*, appliquée à une âme émoussée, apparaît chez Platon (*Timée* 74 *e* : δυσμνημονευτότερα καὶ κωφότερα ; 75 *e* : κωφὴν καὶ ἀναίσθητον ; 88 *b* : τὸ τῆς ψυχῆς κωφὸν καὶ δυσμάθες ἀμνημόν τε ; cf. *Phèdre* 270 *e* ; *Rép.* 411 *d*), mais aussi dans les Écritures, par exemple, *Ps.* XXXVII, 14, selon la leçon suivie par Augustin, *Enarr. in Ps.* XXXVII, 20, 1, *C. C.*, t. XXXVIII, p. 396 : « Ego autem, uelut *surdus* non audiebam » ; *In Ps.* CXIII, *Sermo* I, 4, 6, *C. C.*, t. XL, p. 1637 : « Aures illis *obsurdabuntur* ». 'Faire la sourde oreille' est un proverbe fréquent en latin.

prendre pour leur compte. Paulin de Pella, comme l'a déjà bien observé M. Misch[1], applique à sa propre vie le thème du retard : il a tardé à se détacher des biens périssables, quoique rien ne vienne trop tard aux yeux de Dieu[2] ; la confiscation de ses immenses domaines par les Wisigoths d'Aquitaine lui enseigna enfin que les seuls biens véritables sont ceux que l'on demande à la divinité[3]. Saint Patrick, lui aussi, s'accuse dans sa *Confession* d'avoir pris conscience de ses fautes avec retard, parce que la grâce divine les lui découvrit[4]. Ennode de Pavie, dans son *Eucharisticos*, avoue que l'épreuve de la maladie lui a seule révélé le don de Dieu qu'était pour lui la santé[5].

Au VI^e^ siècle, Eugippius, dans son grand recueil d'*excerpta* augustiniens, n'accorde qu'une place minime aux *Confessions* ; il n'a garde, pourtant, d'omettre les pages où figure le *Sero te amaui*[6]. Tandis que Grégoire le Grand reprend l'image de la surdité rompue[7], Isidore de Séville énumère les divers modes par lesquels Dieu fait signe aux hommes et les pousse à rougir de leur lenteur à se convertir[8].

A l'époque carolingienne, le *Sero te amaui* est cité par Godescalc

1. G. Misch, *Geschichte der Autobiographie*, t. I, p. 689, n. 2.
2. Paulin de Pella, *Eucharisticos*, v. 438, *C. S. E. L.*, t. XVI, p. 308 :

> Quae peritura cito illo me in tempore *amasse*
> nunc piget et tandem sensu meliore senescens
> utiliter subtracta mihi cognosco fuisse,
> amissis opibus terrenis atque caducis,
> perpetuo potius mansura ut *quaerere* nossem,
> *sero* quidem, sed nil umquam, Deus, est tibi *serum*.

3. *Ibid.*, v. 518, p. 311 : « Cunctaque *sero* probans a te magis esse petenda. »
4. Patrick, *Confessio* 2, éd. L. Bieler, dans *Classica et mediaevalia*, t. XI, 1950, p. 57, 14 : « Et ibi Dominus aperuit sensum incredulitatis meae, ut uel *sero* rememorarem delicta mea et ut conuerterem toto corde ad Dominum Deum meum. »
5. Ennode de Pavie, *Eucharisticos* 3, *MGH*, *A.a.*, t. VII, p. 301, 4 : « Aegritudinis subiecta ponderibus elisa ceruice iacuisti, postquam fugit prosperitas tua, *seram* meditata penitentiam, quod ualueras Dei nostri fuisse cognoscens. Gratias tibi, caeli moderator et conditor, qui dispensatione subtili et occultis miserendi itineribus uias nostras et de adflictione componis et ad uirtutem perfectam pia laceratione nos reparas. Ad medicinam tuam uenire, nisi suffragio uulneris non ualemus... »
6. *C. S. E. L.*, t. IX, p. 64, 1.
7. Grégoire le Grand, *Moralia in Iob*, XXVII, 42, *P. L.*, t. LXXVI, 423 C : « Hac uoce torporis nostri *surditas rumpitur*. »
8. Isidore de Séville, *Sententiae* II, 7, 8, *P. L.*, t. LXXXIII, 607 C : « Multis modis terret Deus homines, ut uel *sero* conuertantur atque exinde magis erubescant, quod tandiu expectati sunt ut redirent. Nam nunc minis, nunc plagis, nunc reuelationibus quosdam concutit, ut qui uoluntate conuerti despiciunt, commoti terroribus corrigantur. » Ces admonitions sous forme de *terrores* et *reuelationes* poussant à la conversion sont mentionnées par Augustin, *De catechizandis rudibus* VI, 10, *P. L.*, t. XL, 316 ; *Conf.* XI, 2, 2, 1, p. 297.

d'Orbais au sein d'un traité théologique [1]. Il apparaît encore dans le *Libellus sacrarum precum*, détaché du récit autobiographique des *Confessions* et légèrement paraphrasé en vue de constituer une « Prière de saint Augustin [2] ».

Les échos du *Sero te amaui* allaient s'amplifier singulièrement au cours du XII^e^ siècle. Guillaume de Saint-Thierry, traitant de la contemplation, retient du couplet augustinien le « Ecce intus eras [3] ». Isaac de l'Étoile cite les lignes qui précèdent immédiatement le *Sero te amaui* et annoncent la métaphore de la surdité rompue [4]. Ailred de Rievaulx, qui a ressenti de façon personnelle et intime la conversion d'Augustin et qui nous fait volontiers confidence sur lui-même [5], gémit sur son retard ; à la lumière du livre VII des *Confessions*, il interprète le *Rupisti surditatem* comme la découverte de l'humilité qui manquait aux Néo-platoniciens et qui est le fondement du christianisme : Incarnation et Rédemption [6].

Alcher de Clairvaux, s'il est bien l'auteur des *Soliloquia animae ad Deum* [7], semble presque hanté par le *Sero te amaui* qu'il reprend

1. Godescalc d'Orbais, *De trina deitate*, dans *Spicilegium sacrum Lovaniense*, t. XX, 1945, p. 89, 1 : « Beatus Augustinus in libris Confessionum dicit Deo filio... Item... Deo dicit in libris eisdem : '*Sero te amaui, pulchritudo* tam antiqua et tam noua, sero te amaui'. »

2. *Libellus sacrarum precum* (IX^e^ siècle), *P. L.*, t. CI, 1402 C, sous le titre : 'Confessio et oratio sancti Augustini de libris Confessionum' : « O domine Iesu, qui omnibus te puro corde quaerentibus misereris, quantum spatiatus sum in mea memoria quaerens te (*Conf.* X, 24, 35, 1, p. 267)... Optimus minister tuus est qui non magis intuetur haec a te audire quod ipse carnaliter uoluerit, sed potius hoc uelle quod a te audierit. Heu mihi misero, quod tam *sero te amaui, pulchritudo* tam antiqua et tam noua ! Tu enim sancta gratia tua me uocasti et *rupisti surditatem meam*... »

3. Guillaume de Saint-Thierry, *De contemplando Deo, prol. 2*, *P. L.*, t. CLXXXIV, 365 BC : « Quem exiens extra me non inuenio (cf. *Conf.* X, 24, 35, 2, p. 267). Ecce intus sum (cf. *Conf.* X, 27, 38, 2, p. 268). »

4. Isaac de l'Étoile, *Sermo* XXXV, *P. L.*, t. CXCIV, 1811 D : « Cui (Verbo) pater Augustinus in Confessionibus suis loquens ait : 'Optimus minister tuus, qui non intuetur a te audire quod uult, sed hoc potius uelle quod a te audierit' (*Conf.* X, 26, 37, 10, p. 268) ».

5. Cf. mon article : *Ailred de Rievaulx à l'école des 'Confessions'*, dans *Revue des Études augustiniennes*, t. III, 1957, p. 163-174.

6. Ailred de Rievaulx, *Speculum charitatis* I, 28, *P. L.*, t. CXCV, 531 B : « Clamasti, Domine, clamasti, uocasti, *rupisti surditatem meam* : percussisti, uerberasti, uicisti duritiam meam. Audiui sed, heu, *sero* clamantem : 'Venite ad me, omnes qui laboratis et onerati estis' (*Matth.* XI, 28). » Cf. Augustin, *Conf.* VII, 9, 14, 29, p. 160 (à propos de la Rédemption qui « non est ibi », c'est-à-dire dans les *libri Platonicorum*) : « Abscondisti enim haec a sapientibus et reuelasti ea paruulis, ut uenirent ad eum laborantes et onerati, et reficeret » ; VII, 21, 27, 44, p. 172 : « Nemo ibi audit uocantem : 'Venite ad me qui laboratis'. Dedignantur ab eo discere quoniam mitis est et humilis corde. Abscondisti enim haec a sapientibus et prudentibus et reuelasti ea paruulis (*Matth.* XI, 25) ». Cf. aussi Adam Scot, *De triplici genere contemplationis* I, 1, *P. L.*, t. CXCVIII, 797 C : « Voce magna clamitando, meam surditatem penetrantes. »

7. Cf. *Dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastique* ; *s. u. Alcher.*

sous des formes variées en deux chapitres de méditation. La première fois, sa citation est littérale[1], mais ensuite il est plus personnel : il précise que cette rupture de surdité consiste en la découverte du Christ comme Dieu, illumination qui engendre l'amour de la Beauté[2] ; l'idée reparaît deux chapitres plus loin, où le « Sero te *amaui*, *pulchritudo tam antiqua et tam noua*, sero te *amaui* » se transforme en : « Sero te *cognoui*, *lumen uerum*, sero te *cognoui*[3]. » Plus loin encore, *Veritas aeterna* se substitue à *Pulchritudo tam antiqua et tam noua*[4]. Deux autres paraphrases des *Confessions*, anonymes et mal datées, se contentent de gémir sur le repentir tardif[5].

Nous ne retrouvons au XIII^e^ siècle, chez Alexandre de Halès[6] et même chez saint Bonaventure[7], qu'un faible écho du couplet augustinien : les paroles sur Dieu immanent à l'homme en dépit du péché. Mais Jacques de Voragine, dans le chapitre de sa *Légende dorée*, qu'il consacre à Augustin, a pris soin de constituer une sorte de centon en rapprochant les divers passages des *Confessions* relatifs au retard. Il obtient de la sorte un discours continu d'une certaine ampleur qu'il place dans la bouche d'Augustin à l'instant suprême de sa conversion[8]. Le *Sero te amaui* est ainsi

1. Alcher, *Liber soliloquiorum animae ad Deum* 31, *P. L.*, t. XL, 888.

2. *Ibid.* 890 : « Et intonasti desuper uoce grandi in interiorem aurem cordis mei (*Conf.* XII, 11, 11, 1, p. 336 ; XIII, 29, 44, 12, p. 401), et *rupisti surditatem meam* et audiui uocem tuam et illuminasti caecitatem meam et uidi lucem tuam et cognoui quoniam Deus meus es. Cognoui te solum uerum Deum et quem misisti Iesum Christum... Vae surditati illi quando non audiebam te caecus et surdus, per formosa quae fecisti deformis inruebam : et mecum eras et tecum non eram, et ea me tenebant longe a te, quae non essent nisi essent in te. Illuminasti me, lux, et uidi te et amaui te ; nemo quippe te amat, nisi qui te uidet, et nemo te uidet, nisi qui te amat. *Sero te amaui, pulchritudo* tam antiqua, sero te amaui. Vae tempori illi quando non amaui te ! »

3. *Ibid.* 33, *P. L.*, t. XL, 892 : « *Sero* te cognoui, lumen uerum, sero te cognoui : erat autem nubes magna et tenebrosa ante oculos uanitatis meae, ita ut uidere non possem solem iustitiae. »

4. *Ibid.* 893 : « Gratias tibi, illuminator et liberator meus, quoniam illuminasti me et cognoui te. *Sero* cognoui te, ueritas antiqua, sero te cognoui, ueritas aeterna. Et tu eras in lumine et ego in tenebris, et non cognoscebam te quia illuminari non poteram sine te, et non est lux extra te. »

5. Pseudo-Augustin, *Meditationes* 3, *P. L.*, t. XL, 903 : « Heu mihi quam *sero* uenio, heu quam tarde festino ! Heu me quia curro post uulnera, dedignans incolumis praecauere iacula ! » ; Pseudo-Ambroise, *Sermo* XCII (*De baptismo sancti Augustini*), éd. des *Opera*, Paris, 1529, p. 219 : « Quanto luctu conuersionis diuturnitatem conquestus est? Quibus uerbis et quo dolore *seram* poenitentiam damnauit? »

6. Alexandre de Halès, *Glossa in quatuor libros Sententiarum Petri Lombardi* I, *dist.* XXXVII, 8, t. I, p. 367, 51 : « Quod autem mali non sint cum eo, Augustinus in libro Confessionum : 'Intus eras et ego foras...' »

7. Bonaventure, *Sent.* I, *dist.* XXXVII, 2, *dub.* 1, t. I, p. 650 : « Unde Augustinus in libro Confessionum : 'Mecum eras et tecum non eram'. Loquitur pro statu peccati. »

8. Jacques de Voragine, *Legenda aurea* CXXIV, 119, éd. Th. Graesse, Vratislaviae,

transporté du livre X au livre VIII et prend place au beau milieu de la scène du jardin de Milan.

Chose curieuse, nous ne trouvons aucune allusion au *Sero te amaui* chez Pétrarque, Luther, sainte Thérèse d'Avila, qui ont médité longuement sur les *Confessions* et analysé le processus de la conversion ou la qualité de la componction[1]. Divers spirituels ou mystiques espagnols et français insistent, au contraire, sur ce cri d'amour. Comme Jean d'Avila[2], Louis de Grenade le cite manifestement à travers la paraphrase des *Soliloquia animae*[3]. A l'inverse de Jacques de Voragine, il remarque avec finesse que ce cri n'a pas un rapport immédiat avec l'instant de la conversion ; il ne survient que deux livres plus loin et il est le fait du rédacteur des *Confessions* : évêque depuis des années, Augustin ne cesse de déplorer les longs délais de sa conversion : son *Sero te amaui* est à la fois frisson rétrospectif à l'idée du péril couru et élan de gratitude au souvenir du secours reçu[4].

Au XVII^e siècle, le *Sero te amaui, pulchritudo* reparaît encore chez Antolinez, qui l'explicite à juste titre en : « Beauté nouvelle

1890, p. 552 : « Voces dabat : 'Quamdiu cras et cras' (*Conf.* VIII, 12, 28, 21, p. 199). Sine modo, sine paululum. 'Modo' non habebat modum et 'Sine paululum' prodibat in longinquum (cf. *Conf.* VIII, 5, 12, 18, p. 185). De hac sui tarditate plurimum conquerebatur, sicut postmodum in eodem libro scripsit : 'Heu mihi, quoniam excelsus es in excelsis et quoniam profundus in profundis et nusquam recedis et uix redimus ad te. Age, Domine, et fac et excita et reuoca nos. Accede et rape et fragra et dulcesce' (cf. *Conf.* VIII, 4, 8, 16, p. 182). Impedimentis omnibus sic timebam expediri, quemadmodum impediri timendum est (*Conf.* VIII, 5, 11, 16, p. 185). *Sero te amaui, pulchritudo tam antiqua et tam noua...* Cum autem amarissime fleret, audiuit uocem dicentem sibi : 'Tolle, lege, tolle, lege'. »

1. Voir mes articles *Pétrarque lecteur des 'Confessions'*, dans *Rivista di cultura classica e medioevale*, t. I, 1959, p. 26-43 ; *Luther interprète des 'Confessions' de saint Augustin*, dans *Revue d'histoire et de philosophie religieuses*, t. XXXIX, 1959, p. 235-250.

2. Jean d'Avila, *Epist.* X, *ed. critica*, t. I, Madrid, 1952, p. 308, 26 : « *Sero* te cognoui, pulchritudo tam antiqua, sero te cognoui, pulchritudo tam noua ! Vae caecitati illi quando non te cognoscebam, uae tempori illi, quando non te amabam. » Cf. ci dessus, p. 286, n. 2.

3. Louis de Grenade, *Sermon pour la fête de Pâques*, trad. Bareille, t. III, p. 577 (à propos du converti) : « Appréciant l'immensité du bienfait qu'il doit à la bonté divine, il se réjouit et il tremble tout à la fois à cause du salut qu'il a trouvé et du péril auquel il a échappé. C'est pénétré de ces sentiments que saint Augustin, rappelé de la mort à la vie par le secours du Seigneur, s'écriait : 'Je vous ai connue *tard*, lumière véritable, je vous ai connue trop tard. Devant mes yeux s'était répandue une nuée épaisse qui m'empêchait de voir la lumière de la vérité. Je vous ai connue trop tard, vérité ancienne, parce que j'étais aveugle et que je marchais de ténèbre en ténèbre'. » Voir textes cités ci-dessus, p. 286, n. 3-4.

4. Louis de Grenade, *La guide des pécheurs* I, 15 fin, t. X, p. 212 ; « Alors même que tu serais certain d'acquérir plus tard ce bien céleste, sache bien que tu devrais encore déplorer tous les jours de ta vie la perte d'un temps précieux, et ne cesser de dire avec le grand évêque d'Hippone : *'C'est bien tard vous avoir aimée, beauté* toujours ancienne et toujours nouvelle, c'est bien tard vous avoir aimée' Cet illustre modèle des pécheurs convertis pleura toujours les délais qu'il avait mis à sa conversion, et cependant il était revenu à Dieu dans toute la force de sa jeunesse. »

pour moi[1]. » Saint François de Sales surtout, nourri à la fois des mystiques du XII^e siècle et des Espagnols, en fait un leitmotiv. Il invite sa Philothée à « considérer » qu'elle vit longtemps cette « ancienne Beauté » sans la savourer[2]. Il souligne dans son *Traité de l'amour de Dieu* le passage du couplet augustinien relatif à l'immanence invisible de Dieu en l'âme humaine, qui est son vrai temple[3]. Il entend le *Sero te amaui* comme un élan proprement mystique, comparable à ceux de saint Bruno ; mais il transpose volontiers *Beauté* en *Bonté*[4]. Il ne doute pas que ce *sero* ne décèle la blessure qu'Augustin ne cesse de ressentir au souvenir de ses amours passées ; mais c'est la flèche du « saint amour », non plus le 'clou de l'âme' des passions sensuelles, qui le fixe désormais[5].

Bérulle, dans telle de ses *Collationes* inédites, transpose le *Sero te amaui* en *Sero te cognoui* ; il l'insère dans les « Vœux de servitude » qu'il formule tantôt à l'adresse du Christ[6] tantôt à l'adresse

1. Antolinez, *Amores de Dios y el alma*, éd. A. C. Vega, Madrid, 1956, p. 70, 30 et 103, 12 : « *Tarde te amé, hermosura* antigua, tarde te amé, hermosura nueva para mi. »

2. François de Sales, *Introduction à la vie devote*, V, 2, 5, t. III, Annecy, 1893, p. 342 : « Consideres en quel tems Dieu vous tira a ces grandes resolutions, car ce fut en la fleur de vostre aage. Ha, quel bonheur d'apprendre tost ce que nous ne pouvons sçavoir que trop tard ! S. Augustin ayant esté tiré à l'aage de trente ans s'escrioit : '*O ancienne Beauté, comme t'ay-je si tard conneuë*? Helas je te voyois et ne te considerois point.' Et vous pourres bien dire : 'O douceur ancienne, pourquoy ne t'ay-je plus tost savourée?' Helas, neanmoins, encores ne le merities vous pas alhors. » François de Sales s'inspire peut-être ici du texte de Louis de Grenade cité ci-dessus, p. 287, n. 4.

3. François de Sales, *Traitté de l'amour de Dieu* I, 12, t. IV, p. 67 : « Nostre rayson, ou pour mieux dire nostre ame entant qu'elle est raysonnable, est le vray temple du grand Dieu, lequel y reside plus particulièrement : 'Je te cherchoys, dit s. Augustin, hors de moy' et je ne te treuvois point parce que 'tu estois en moy' » ; VI, 7, p. 327 : « O Dieu, dit l'ame alhors, a l'imitation de s. Augustin, ou vous allois-je cherchant, Beauté tres infinie : 'Je vous cherchois dehors et vous esties au milieu de mon cœur'. »

4. *Ibid.*, VI, 5, p. 320 : « O que bienheureux sont ceux qui, après avoir discouru sur la multitude des motifs qu'ilz ont d'aymer Dieu, reduisans tous leurs regars en une seule veuë et toutes leurs pensees en une seule conclusion, arrestent leur esprit en l'unité de la contemplation, à l'exemple de s. Augustin ou de s. Bruno, prononçans secrettement en leur ame, par une admiration permanente, *ces paroles amoureuses* : 'O Bonté, Bonté ! *O Bonté tousjours ancienne et tous-jours nouvelle* !' » ; *Sermon X pour le dimanche des Rameaux* (12 avril 1615), t. IX, p. 70 : « S. Bruno se contentoit de dire : 'O Bonté !' et s. Augustin : '*O Beauté ancienne et nouvelle*', vous estes ancienne parce que vous estes eternelle, mais vous estes nouvelle parce que vous apportez une nouvelle suavité a mon cœur. C'estoyent des parolles de contemplation. »

5. François de Sales, *Traitté de l'amour de Dieu* VI, 14, p. 354 : « Quelquefois cette blessure d'amour se fait par le seul souvenir que nous avons d'avoir esté jadis sans aymer Dieu : '*O que tard je vous ay aymé, Beauté antique et nouvelle* !' disoit ce saint qui avoit esté trente ans heretique. La vie passée est en horreur a la vie presente de celuy qui a passé sa vie precedente sans aymer la souveraine Bonté. » Cf. mon article *La colle et le clou de l'âme dans la tradition néo-platonicienne et chrétienne* (*Phèdon* 82 *e* ; 83 *d*), dans *Revue belge de philologie et d'histoire*, t. XXXVI, 1958, p. 72-95.

6. Bérulle, *Élévation* II, 15, éd. Migne, col. 519 (en 1625) : « Mais hélas ! que ferais-je? Vos grandeurs sont permanentes, nos devoirs sont perpétuels, et j'arrive *tard* à ces

de la Vierge[1]. La volonté de « servir » pleinement suppose, selon lui, une conversion et une réparation perpétuelles pour le temps de tiédeur qui a précédé le « vœu ».

Voici maintenant deux poètes que leur inspiration lyrique pousse à tourner en vers le *Sero te amaui*, non sans bonheur. Johann Scheffler, converti du protestantisme au catholicisme en 1652, et qui devait être surnommé Angelus Silesius, se compare à Augustin revenu du manichéisme. Au moment même où il chante la joie du retour au bercail, il ne peut manquer d'évoquer son retard ; le *Sero te amaui* devient naturellement le refrain de cette évocation mélancolique :

> Ach dass ich dich *so spät* erkennet,
> Du hoch gelobte *Schönheit* du !
> Und dich nicht eher mein genennet,
> Du höchstes Gut und wahre Ruh !
> Es ist mir leid und bin betrübt,
> Dass ich *so spät geliebt*[2].

Louis Racine, de son côté, choisit le *Sero te amaui* pour clore avec brio, dans son poème sur la *Grâce* (1720), le chant III où Augustin vient de faire le récit de sa conversion au jardin ; le *Sero te amaui* est développé ici en un cantique d'actions de grâces à la divinité :

> Dès ici-bas ma bouche unie avec les anges
> Ne se lassera pas de chanter vos louanges.
> Je n'aimerai que vous : vous serez désormais
> Ma gloire, mon salut, mon asile, ma paix.
> O loi sainte, o loi chère, o douceur éternelle,
> Ineffable grandeur, *beauté toujours nouvelle*,
> Vérité qui *trop tard* avez su me charmer,
> *Hélas, que j'ai perdu de temps sans vous aimer*[3] !

lumières, et encore sont-elles passagères et nos esprits se laissent aisément divertir de choses si grandes, si dignes et si justes. Je me veux affermir en ces volontés, je veux réparer le temps passé, je veux me rendre vôtre pour le temps auquel je vous ai peu connu et peu servi. »

1. Bérulle, *Collationes* (inédites), *Paris. lat.* 18210, p. 323 (le 8 septembre 1612) : « Humiliare debes te quod, cum... se dederit tibi in matrem et in obsequium tuum, de hoc non cogitaueris nedum gratias egeris : '*Sero* te cognoui', dicebat s. Augustinus, quamuis in alio subiecto. Sic argue te quod tam sero cognoueris eam. » Je dois au R. P. Paul Cochois ces références auxquelles fait allusion J. Dagens, *Bérulle et les origines de la restauration catholique*, thèse, Paris, 1952, p. 37 et 343.

2. Angelus Silesius, *Werke*, éd. H. L. Held, t. II, München, 2e éd., 1924, p. 49, strophe 3.

3. L. Racine, *La Grâce* III, v. 327 et suiv. (t. I, p. 66 de l'éd. de Paris, 1808).

Deux âmes lyriques comme Fénelon et Mme Guyon devaient aussi se montrer sensibles, contrairement à Bossuet, au *Sero te amaui*[1].

Les commentateurs et panégyristes successifs d'Augustin, jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, trouvent dans le *Sero te amaui* matière à réflexions. Un commentateur anonyme du XVIIe siècle explique : « *Sero te amaui.* Ayant trouvé la vérité, sa charité est certaine, et il a regret de l'avoir rencontrée si tard à cause qu'il l'a aymée trop tard[2]. »

Bourdaloue, dans son *Sermon sur l'amour de Dieu*, transpose la *pulchritudo* d'Augustin en *bonitas* :

« Revêtons-nous tous de cet amour de Dieu et disons comme dit saint Augustin : '*Sero te amaui, o bonitas tam antiqua, tam noua, sero te amaui* : Bonté surnaturelle, bonté toujours nouvelle et toujours ancienne, je le dis dans la dernière confusion, je vous ai aimée trop tard'. Peut-être que, depuis que je suis au monde n'ai-je jamais fait un seul acte d'amour de Dieu[3]. »

Selon l'oratorien de la Roche († 1711), cette découverte de la Beauté, qui procure un plaisir exceptionnel à Augustin, vient se substituer aux plaisirs que causaient les beautés vulgaires :

« Il aimait le plaisir, vous le savez, et la Grâce, qui s'accommode au tempérament, le sollicite, l'attire, le gagne par le plaisir : elle découvre à son cœur un objet plein de charmes, une *Beauté toujours ancienne et toujours nouvelle*, un Dieu qui n'échappe jamais à notre amour[4]. »

1. Fénelon, *Lettre sur divers sujets de métaphysique et de religion*, VII, 2, éd. Gaume, t. I, p. 144 : « O Beauté ancienne et toujours nouvelle, je vous ai connue et je vous ai aimée bien tard. O que d'années perdues ! Hélas, pour qui ai-je vécu, ne vivant point pour vous ! » Mme Guyon, *Vie écrite par elle-même*, t. I, Cologne, 1720, p. 79 : « Je mourois de faim près d'une table préparée et d'un festin continuel. *O beauté ancienne et nouvelle, pourquoi vous ai-je connue si tard?* Hélas, *je vous cherchois* où vous n'étiez pas et je ne vous cherchois pas où vous étiez » (référence procurée par J. Orcibal).

2. Ms. *Paris, B. N., français* 24763, p. 385 (originaire des Capucins de Saint-Honoré).

3. Bourdaloue, *Œuvres*, éd. E. Griselle, t. II, Paris, 1922, p. 132. Une version différente figure dans ses *Sermons inédits*, éd. E. Griselle, Paris, 1901, p. 254, à propos de la science de la charité : « Science dont le grand Augustin reconnoît la nécessité quand, s'adressant à Dieu dans la ferveur de ses méditations, il lui confessoit que sa négligence étoit insupportable, d'avoir tant tardé à apprendre une science qui lui étoit si nécessaire et que toutes les créatures les plus insensibles lui enseignoient : 'Sero, sero te amaui, lui disoit-il, pulchritudo tam antiqua et iam noua, sero te amaui' : beauté éternelle, beauté toujours nouvelle et toujours ancienne, je le dis dans la dernière confusion, je vous ai aimée trop tard ! Peut-être que, depuis que je suis au monde, n'ai-je jamais fait un seul acte d'un véritable amour de Dieu. »

4. De la Roche, *Panégyrique de saint Augustin*, dans *Orateurs sacrés*, t. XXVI, p. 1153.

Le P. Pallu (1661-1742) propose comme un modèle à suivre ce regret qu'Augustin ressent au sein de sa félicité de nouveau converti :

« Son unique chagrin fut d'avoir connu si tard celui qui mérite seul d'être estimé, et d'avoir aimé si tard celui qui mérite seul d'être aimé : '*Sero te amaui, pulchritudo tam antiqua et tam noua, sero te amaui*'. Ame pécheresse qui m'écoutez, si vous l'avez aimé aussi tard qu'Augustin, aimez-le donc aussi sincèrement et aussi efficacement qu'Augustin[1]. »

Le *sero* exprime, d'après l'académicien Cicéri (1678-1759), la volonté d'Augustin de ne pas se satisfaire trop aisément du pardon divin :

« S'il se rappelle ses iniquités, c'est principalement par la raison que Dieu a voulu les oublier (*Conf.* II, 7, 15, 4, p. 40). Rien ne peut le consoler de son injustice à avoir offensé un Dieu si aimable... Confus de son ingratitude passée, il ne peut exprimer toute la profondeur de son affliction qu'en s'abandonnant à la véhémence de ses transports : '*O beauté toujours ancienne et toujours nouvelle*, s'écrie-t-il, *que j'ai commencé tard à t'aimer*'. Malheur à ce temps que j'ai consumé dans l'amour des créatures. Malheureuse l'âme qui s'éloigne de vous dans l'espérance de trouver hors de vous un plus grand bien que vous-même » (*Conf.* VI, 16, 26, 27, p. 142)[2].

Le jésuite Baudrand († 1787) estime que ce regret d'Augustin ne va pas sans délices ; car il est sûr de pouvoir aimer Dieu pour l'éternité :

« Amour extatique et divin, qui, dans les vives ardeurs de la pénitence dont il fait ses délices, l'élève au-dessus de lui-même et des choses créées : '*O beauté toujours ancienne et toujours nouvelle*, s'écrie-t-il dans ces doux transports, *que c'est bien tard que je vous ai aimée* !' Pourrais-je me consoler de ce temps passé hors de votre amour, s'il ne me restait une éternité tout entière pour vous aimer[3] ? »

Nous trouvons chez de la Tour (1700-1780) une prière composée par rapprochements ingénieux de divers passages des *Confessions* relatifs à l'amour. Le *Sero te amaui* prend ainsi sa juste place dans l'évolution psychologique et religieuse d'Augustin :

« Qu'ai-je désiré, que désiré-je autre chose, dit-il lui-même,

1. P. Pallu, *Panégyrique de saint Augustin*, *Ibid.*, t. XLVI, p. 896.
2. P. C. de Cicéri, *Panégyrique de saint Augustin* (28 août 1721), *Ibid.*, t. LI, p. 1273.
3. B. Baudrand, *Panégyrique de saint Augustin*, *Ibid.*, t. LXIV, p. 1649.

que d'aimer et être aimé (*Conf.* III, 1, 1, 14, p. 45)? Les beautés créées, par leur faux charme, avaient d'abord blessé mon cœur. Beauté divine qui l'avez guéri par votre Grâce et qui seule y régnez aujourd'hui, que je vous ai tard connue, que je vous ai tard aimée : 'Sero te cognoui, *sero te amaui*'. Charmes toujours anciens et toujours nouveaux, que je regrette les moments passés sans vous aimer! Anathème aux temps malheureux où j'ai pu aimer autre chose que vous : 'Vae tempori in quo te non amaui', où même j'ai aimé quelque chose avec vous. Quelle injustice, quel monstre! 'Minus, Domine, te amat, qui aliquid aliud amat, propter quod te non amat' (cf. *Conf.* X, 29, 40, 8, p. 270)[1]. »

Par delà la Révolution, le *Sero te amaui* des grands classiques allait se perpétuer jusqu'à l'époque romantique.

Clément Villecourt, évêque de la Rochelle (né en 1787), l'entend non plus comme un regret lancinant, mais comme le cri de détresse de l'homme qui se réveille au bord du gouffre :

« Semblable à un homme qui sort d'un profond sommeil et qui, en se réveillant, s'aperçoit qu'il est sur les bords d'un abîme : 'Où étais-je, Seigneur, s'écriait-il, quand je n'étais pas avec vous? Vous me poursuiviez sans cesse et je refusais obstinément de répondre aux invitations de votre amour. O que j'ai tardé à vous aimer, Beauté si ancienne et si nouvelle : *Sero te amaui, pulchritudo tam antiqua et tam noua*[2]. »

En dehors des cercles ecclésiastiques, les Romantiques recourent, eux aussi, au *Sero te amaui*. L'on connaît l'aveu blasphématoire de Rolla, rejoignant Porphyre par delà les siècles[3] :

> Je ne crois pas, ô Christ, à ta parole sainte ;
> Je suis venu *trop tard* dans un monde trop vieux[4].

1. De la Tour, *Panégyrique de saint Augustin*, *Ibid.*, t. LI, p. 1273.
2. Mgr C. Villecourt, *Panégyrique de saint Augustin*, *Ibid.*, t. LXXXII, p. 895.
3. Sur l'argument antichrétien de Porphyre, cf. ci-dessus, p. 275.
4. Musset, *Rolla*, v. 54-55 (en 1833). Comme l'a aperçu déjà J. Giraud, *Michelet inspirateur d'A. de Musset*, dans *Revue bleue*, 10 décembre 1910, p. 759-762, ce développement a été suggéré à Musset par Michelet. Je note qu'il y a surtout parallèle textuel pour les vers suivants :

> « Ta gloire est morte, o Christ, et sur nos *croix d'ébène*
> ton cadavre céleste en poussière est tombé.
> Eh bien! qu'il soit permis d'en *baiser* la poussière
> au moins crédule enfant de ce siècle sans foi. »

Puis plus loin :

> « Dors-tu content, Voltaire...
> Que te disent alors tous ces grands corps sans vie,

Guttinguer, ami de Musset, écouta ces vers en compagnie de Sainte-Beuve[1] ; mais, s'étant converti en pleine crise passionnelle, il y réplique bientôt sous forme de l'aveu : « Sero te cognoui, *sero te amaui* ». L'amour de Dieu, dit-il, lui apporte la paix après les grandes souffrances dues à l'amour déçu ; dans une lettre à Sainte-Beuve, il oppose cet apaisement à la triste passion qui dévore actuellement son ami[2]. Le héros de son roman autobiographique *Arthur* répète et commente aussi le *Sero te amaui*. Nourri de saint François de Sales, il en ressent comme lui plus volontiers la puissance d'apaisement que le remords latent[3].

L'on sait que Sainte-Beuve, dans le même temps que Guttinguer, élaborait sur l'histoire d'amour de son ami un roman qui devint *Volupté*[4]. Son développement sur la *Beauté tardive* m'a tout à fait l'air d'une contrefaçon assez équivoque des pieux attendrissements de l'excellent Guttinguer[5].

ces murs silencieux, ces *autels désolés*
que pour l'éternité ton souffle a dépeuplés?
Que te disent ces *croix*? Que te dit le Messie? »

Cf. J. Michelet, *Introduction à l'histoire universelle* (publiée en 1831), Paris, 1834, p. 34 : « J'ai *baisé* de bon cœur la *croix de bois* qui s'élève au milieu du Colisée vaincu par elle... Aujourd'hui encore, quel que soit l'avenir, cette *croix*, chaque jour plus *solitaire*, n'est-elle pas pourtant l'unique asile de l'âme religieuse? L'*autel* a perdu les honneurs, l'humanité s'en éloigne peu à peu ; mais, je vous en prie, oh, dites-le moi si vous le savez, s'est-il élevé un autre autel? »

1. P. de Musset, *Biographie d'A. de Musset*, Paris, 1897, p. 117-118 : « Musset se trouvait un matin chez Mme Tattet la mère. MM. Sainte-Beuve, Antony Deschamps, Ulric Guttinguer et plusieurs autres littérateurs assistaient à ce déjeûner... (Alfred) se laissa gronder par ses amis sur sa manière de vivre, tout en affirmant, pour sa défense, qu'il avait en tête des idées très sérieuses. Quand le dessert fut servi, on lui demanda des vers et il récita la première partie d'un poème inédit. C'était *Rolla*, dont il n'avait encore parlé qu'à son frère. L'auditoire accueillit cette poésie avec des transports de joie... *Rolla* parut dans la *Revue des Deux Mondes* le 15 août 1833. »

2. Guttinguer, *Lettre à Sainte-Beuve*, du 27 juin 1835 (citée par H. Bremond, *Le roman et l'histoire d'une conversion*, Paris, 1925, p. 185) : « Que d'agitations chez vous, que de paix ici ! Quel charme même dans cette souffrance ! O beauté de Dieu, sero te cognoui, sero te amaui » (ms. Lovenjoul D 584, fol. 226 r°). La formule rappelle celle de La Tour, ci-dessus, p. 292.

3. Guttinguer, *Arthur*, éd. H. Brémond, Paris, 1925, dans *Bibliothèque romantique*, t. XI, p. 226 : « Que de bonté, de raison, de beauté dans ce qu'il apprenait à connaître !... Il disait : 'Contentez-vous, justice de mon Dieu, pendant que je suis dans cette vie' (saint François de Sales). Et puis encore le 'Sero te cognoui, sero te amaui' de saint Augustin : 'Bonté, beauté divine, je vous ai connues, je vous ai aimées trop tard ! Mais je vous aime et je vous connais enfin pour vous aimer toujours'. Les attendrissements qui suivaient ces inspirations amenaient la force plutôt que l'affaiblissement... » Ce passage ressortit à la troisième partie d'*Arthur*, qui parut la première, en novembre 1834.

4. Sur ces circonstances de rédaction, voir l'admirable introduction de l'éd. Poux, Paris, 1927.

5. Sainte-Beuve, *Volupté*, t. I, p. 87-88 : « Vous me demandiez, belle enfant, sous les

Tel devait être le curieux sort du *Sero te amaui* survivant en un siècle sans foi. Renan, à son tour, l'entendit chanter dans sa mémoire d'ancien séminariste lorsqu'il monta sur l'Acropole : « *Tard je t'ai* [*aimée*[1]] connue, *beauté toujours ancienne et toujours nouvelle*, tard je t'ai aimée » ; voilà le texte du manuscrit autographe de la *Prière sur l'Acropole*, publié récemment[2] : traduction pure et simple de la phrase d'Augustin. La trame même de la *Prière* est la confession du retard, comme je l'ai montré ailleurs[3]. Mais elle s'adresse à Athéné, non plus à Jésus. Les délais dont s'accuse Renan sont le fait de sa jeunesse cléricale et de ses études judéo-chrétiennes, qui l'ont empêché d'avoir plus tôt révélation de la Beauté du rationalisme grec. Ajoutons que, pour la publication, il a voilé l'emprunt : au cours de sa correction d'épreuves, il a détaché cette phrase de son contexte naturel relatif à la 'confession des péchés', l'a reportée de plusieurs paragraphes et modifiée en : « Tard je t'ai connue, beauté parfaite », si bien que la réminiscence augustinienne a passé inaperçue jusqu'à nos jours.

La présente recherche aura montré quelles réflexions riches et variées suscita au cours des siècles le « Sero te amaui, pulchritudo ». Les traducteurs eux-mêmes se sont sentis désarmés devant ces quatre mots si simples, mais si denses[4]. On peut y voir, je

saules du canal, pourquoi je regardais ainsi votre mère ; et j'aurais presque pu vous le dire, si vous-même aviez pu m'entendre, tant il y avait de respect dans l'intention de ce regard : c'est que la *beauté*, toute espèce de *beauté*, n'est pas chose facile... La vraie beauté, plus ou moins mêlée, plus ou moins complète, est souvent difficile à sentir dans ce qu'elle a de pur ; elle nous apparaît *tard*, tout ainsi que l'*amour* vrai en nous est lent à se séparer... Il faut le plus souvent que les sens soient déjà un peu émoussés pour que le sentiment distinct de la beauté nous vienne. Heureux alors qui sait apprécier cette *beauté tardive*, qui s'y voue encore à temps et se crée un cœur digne de la réfléchir ! » Ce roman parut dans l'été 1834, et Sainte-Beuve s'est nourri des *Confessions* d'Augustin au cours des années précédentes. Une allusion augustinienne est d'autant plus probable ici, que les *Confessions* sont fréquemment utilisées ou démarquées dans ce roman. C'est le cas de se rappeler la parole de Jules Lemaître, *Les contemporains*, t. VII, p. 40, dénonçant chez Sainte-Beuve « son âme frôleuse de confesseur laïque ».

1. Mot biffé.

2. H. Psichari, *La prière sur l'Acropole et ses mystères*, Paris, 1956, p. 49-50, avec reproduction phototypique du manuscrit de *Paris, B. N., nouv. acq. françaises* 11477, fol. 54 r°.

3. P. Courcelle, *Une source imprévue de la 'Prière sur l'Acropole' : les 'Confessions' de saint Augustin*, dans *Revue de l'histoire des religions*, t. CLIII, 1958, p. 215-234.

4. Voici quelques exemples de traduction en français, par ordre chronologique : Paul du Mont, Douai, 1605, p. 367 : « Je t'ay aymé trop tard, ô beauté tant ancienne et tant nouvelle ; je t'ay aymé trop tard » ; A. Hennequin, Lyon, 1609, p. 306 : « J'ay commencé à vous aymer bien tard (ô beauté jadis tant belle et maintenant encore tres belle, laquelle

crois, l'aboutissement de deux longues traditions. D'abord une tradition latine ; car quantité d'auteurs — élégiaques ou non — éprouvant le sentiment de l'irréparable, ont usé du *sero* pour l'exprimer. Puis une tradition grecque, celle des commentateurs païens ou chrétiens du *Phèdre*, qui ont réfléchi à l'envi sur l'ἔρως et sur le καλόν de Platon. Il appartenait à Augustin, fort de sa double culture, littéraire et philosophique, de fondre ces deux traditions au creuset de son émotion personnelle et d'appliquer au remords de sa vie passée l'impatience de l'âme devant les délais opposés par l'Époux du *Cantique des cantiques*. Le *Sero te amaui, pulchritudo* n'est plus seulement, chez lui, formule d'école, commentaire exégétique ou réflexion métaphysique, mais cri du cœur du Chrétien. Il allait, comme tel, franchir les siècles, passer des Mystiques aux Classiques, puis aux Romantiques, en attendant de se laïciser à nouveau, de façon vraiment inattendue, sous la plume du jeune Sainte-Beuve, puis chez Renan saisi, au tournant de l'âge, d'un enthousiasme juvénile pour le Beau rationnel des Hellènes.

Pierre COURCELLE.

ne vieillit point et ne se renouvelle point). Certainement je vous aymé bien tard, je le confesse » ; Arnauld d'Andilly, Paris, 1649 ; rééd. de 1688, p. 533 : « Que j'ay commencé tard à vous aimer, ô beauté si ancienne et si nouvelle, que j'ay commencé tard à vous aimer » ; R. P. Ceriziers, S. J., Paris, 1659, p. 348 : « Je vous ay tard aymé, beauté si ancienne et si nouvelle, je vous ay tard aymé » ; L.-Ch. d'Albert de Luynes, sous le pseudonyme de M. de Laval, *Sentences et instructions chrestiennes tirées des œuvres de saint Augustin*, t. I, Paris, 1677, p. 25 : « Je vous ay aimé bien tard, ô beauté si ancienne et si nouvelle, je vous ay aimé bien tard » ; Ph. Goibaud du Bois, Paris, 1686, p. 551 : « J'ay commencé bien tard à vous connoître et à vous aimer, Beauté si ancienne, mais toujours nouvelle, j'ay commencé bien tard » ; Dom ***, religieux de Saint-Maur, t. III, Paris, 1741, p. 82 : « Que j'ai commencé tard à vous aimer, beauté si ancienne, beauté si nouvelle, que j'ai commencé tard ! » ; De Saint-Victor, Paris, 1821, t. II, p. 224 : « Que j'ai tardé de vous aimer, ô beauté si ancienne et toujours nouvelle, que j'ai tardé de vous aimer ; » J. Trabucco, Paris, s. d. (collection Garnier), t. II, p. 119 : « Tard je vous ai aimée, beauté si ancienne et si nouvelle, tard je vous ai aimée » ; L. Gougaud, Paris, 1923, p. 319 : « Je vous ai aimée tardivement, beauté si ancienne et si nouvelle, je vous ai aimée trop tard » ; P. de Labriolle, Paris, 1924, t. II, p. 268 : « Tard je t'ai aimée, ô Beauté si ancienne et si nouvelle, tard je t'ai aimée » ; L. de Mondadon, Paris, 1947, p. 250 : « J'ai tardé à t'aimer, Beauté si ancienne et si neuve, j'ai tardé à t'aimer. »